

PRENUMERATA

w Paryżu i na prowincji:

KWARTALNIE..... 4 fr.
 PÓŁROCZNIK..... 8 fr.
 ROCZNIK..... 15 fr.

Zagranicą:

ROCZNIK..... 18 fr.

TELEFON :

TRUDAINE 61.42

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

PARAISANT CHAQUE SAMEDI

ABONNEMENTS

Paris et Départements:

TROIS MOIS..... 4 fr.
 SIX MOIS..... 8 fr.
 UN AN..... 15 fr.

Etranger:

UN AN..... 18 fr.

TÉLÉPHONE :

TRUDAINE 61.42

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 3 bis, rue La Bruyère, 3 bis — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

La Nation Russe

et

La Nation Polonaise

Ce qui paraissait, hier encore, être un rêve, le rêve d'un meilleur avenir, ce qui était même condamné par les penseurs dont les longues recherches concluaient à la nécessité d'un développement suivi, lent, mettant d'accord les traditions consacrées avec les courants modernes de l'âme humaine, — tout cela s'est accompli en un seul instant, dans l'éclat d'un puissant rayon du soleil de la vérité.

La Nation russe a tressailli dans ses fondements.

Le Colosse d'Orient a rompu les chaînes de son esclavage et déployé l'étendard de la libération.

La Terre polonaise tout entière porte aujourd'hui ses vœux à la Nation russe, maîtresse souveraine de son propre destin.

Elle se réjouit de son réveil, de son noble élan et de la splendeur de sa victoire, car la Terre polonaise n'a cessé de désirer de toutes ses forces que la Nation russe atteigne au plus vite cette ère historique, car la Terre polonaise a toujours été avec ceux qui lançaient les appels de liberté d'égalité, et d'indépendance.

Toute la Terre polonaise souhaite aujourd'hui à la Nouvelle et Jeune Russie de résister, de ne pas se prêter aux intrigues mesquines, de ne pas laisser éteindre son feu sacré, afin que l'œuvre de sa renaissance puisse s'accomplir, afin que les mauvaises herbes des oppressions soient déracinées, et que la moisissure de la sujétion puisse être balayée.

La Terre polonaise a confiance, elle croit que la Jeune Russie suivra fidèlement l'exemple des grandes Démocraties d'Occident, qu'elle chassera le germanisme de toutes les possessions slaves, qu'elle rendra à la Pologne ses domaines, qu'elle contribuera à l'unification de ses tronçons, et qu'elle conclura avec sa sœur slave, la Pologne, un pacte de voisinage, un pacte de fraternité, un pacte séculaire.

Les relations polono-russes recommencent par une page blanche.

Les feuilles maculées du sang de l'autocratie, les feuilles remplies des chroniques du martyre polonais se tournent.

Le Peuple russe ne nous a jamais fait, à nous, Polonais, aucun tort — et nous autres, Polonais, nous n'avons jamais fait de tort au Peuple russe.

Au contraire, nous avons maintes fois essayé de vous décider, Nation russe, de combattre à nos côtés « pour notre liberté et pour la vôtre ».

Sous cette devise les Polonais marchèrent avec les Décabristes, sous cette devise ils périrent dans la révolution de 1830 et 1831, sous cette devise ils allèrent à un combat inégal et mortel pendant l'insurrection de 1863.

Les Polonais ont toujours distingué entre le gouvernement et la nation, entre le système lugubre, envenimé par la perfidie teutonne, et les clans nationaux; les Polonais ont terriblement souffert, opprimés par les satrapes russes et par les sbires russes, mais ils ont vu combien avait aussi souffert la Nation russe.

Comme tous les grands poètes et penseurs polonais, comme tous ceux qui ont su pénétrer votre âme nationale, tous, nous avons eu confiance dans le Peuple russe en liant sa renaissance à notre propre résurrection.

L'histoire ouvre une nouvelle page d'une blancheur impeccable.

Nous, Polonais, nous y inscrivons notre salut fraternel aux Citoyens russes et nos vœux les plus sincères et les plus profonds conçus dans le respect des droits de l'homme.

Nous y inscrivons ces vœux et nous attendons votre parole décisive.

Nous, Citoyens Polonais, nous voulons être vos frères et vos bons et honnêtes voisins.

VENCESLAS GĄSIOROWSKI.

AU CHAMP D'HONNEUR

Laurent Zbiereda, volontaire polonais pour la durée de la guerre, originaire du Royaume de Pologne, est décédé des suites de ses blessures de guerre, à l'ambulance 10/1, le 5 janvier 1917.

Jean Milewski, caporal, chevalier de la Croix de Saint-Georges, Polonais en service dans le corps expéditionnaire russe sur le front français, originaire du gouvernement de Grodno, est mort au Champ d'Honneur, le 31 janvier 1917, étouffé à son poste par les gaz asphyxiants.

Ladislav Serniak, caporal, décoré de la médaille de Saint-Georges, Polonais en service dans le corps expéditionnaire russe sur le front français, asphyxié par les gaz, est mort à l'hôpital le lendemain, 1^{er} février 1917.

La Délivrance de la Russie et la Pologne

Quand, il y a de cela un an et demi, nous parlions ici même du réveil de la Russie et nous signalions les progrès réalisés dans l'empire des tsars par les idées libérales et les courants favorables à l'émancipation du peuple russe, courants qui devaient fatalement provoquer un rapprochement entre la démocratie russe et la nation polonaise, nous n'osions pas espérer que cette évolution fût si rapide et qu'elle arrivât en si peu de temps à percer les ténèbres de l'oppression en libérant la Russie du joug de l'autocratie.

Aujourd'hui, c'est un fait accompli.

La Russie est libre.

La colère populaire a balayé les Sturmer, les Protopopov, les Goremykine, les Chtchéglouvitov et autres suppôts de l'autocratie, agents inconscients ou serviteurs avérés de l'Allemagne.

La nation russe a reconquis ses droits. Elle voit s'ouvrir devant elle une ère nouvelle, une ère sublime, une ère ensoleillée. Quand elle aura repoussé l'envahisseur et que, d'accord avec les Alliés, elle aura conclu une paix glorieuse, une paix assise sur des bases solides et durables, le monde verra ce que peut donner l'effort d'un peuple libre, d'un peuple dégagé de la tutelle de gens aux vues étroites n'ayant pas su suivre l'évolution de leur pays.

Oui! l'heure de la délivrance de la Russie a sonné!

Est-ce aussi celle de la libération de la Pologne?

Le changement qui vient de s'opérer en Russie sera-t-il salutaire à la cause polonaise?

C'est là une question à laquelle il semble encore difficile de répondre à l'heure actuelle.

Pourtant, un siècle de luttes communes pour la liberté paraît la trancher d'avance.

La liberté du peuple russe est-elle l'annonce de celle du peuple polonais?

Oui! — répondent en chœur les martyrs de l'indépendance polonaise pour qui la libération du peuple russe du joug de l'autocratie a toujours été le synonyme de la délivrance de leur propre patrie.

Des plaines neigeuses de Sibérie aux campagnes riantes de Mazovie, des bords de la Néva aux rives de la Vistule, des casernes de la forteresse de Schlüsselbourg aux cellules de la citadelle de Varsovie se dressent les ombres glorieuses des victimes héroïques d'un siècle de luttes et de combats.

Il est là le commandant Łukasiński, ami des « décabristes », ces précurseurs de la révolution russe, ce brave soldat qui, fidèle à son serment, alors qu'à Pétersbourg le peuple pliait les genoux à l'apparition de Nicolas 1^{er}, maintenait intact à Varsovie dans les cœurs de ses amis politiques le souffle sacré de liberté dont il avait su les embraser, lui qui, plus tard trahi et livré à ses bourreaux, fut entraîné par Constantin, qui avait rivé ses chaînes à un canon, jusqu'aux bords de la Néva et jeté dans un des noirs cachots de Schlüsselbourg où il devait finir ses jours quarante ans plus tard.

Il est là, Romuald Traugutt, le chef du gouvernement national de 1863, figure d'ascète et de héros, qui du fond de son modeste logis réussit pendant des mois entiers à tenir en échec les armées du tsar et dont le corps de martyr, avec ceux de quatre autres chefs du soulèvement national, se balançait le 5 août 1864 à la potence élevée sur les glaces de la citadelle de Varsovie par les valets de l'autocratie.

Il est là, Sigismond Sierakowski, ce colonel d'état-major, aide de camp du célèbre Milioutine, ce Sierakowski auquel l'armée russe est redevable de l'abolition de la peine corporelle et qui, en 1863, au premier appel du gouvernement national polonais, se mit à la tête du mouvement révolutionnaire en Lithuanie où il mena à l'assaut des forteresses du despotisme russe des bandes de

paysans armés de faux et à la tête desquels flottaient des étendards avec l'inscription suivante : « pour notre liberté et pour la vôtre ».

Oui ! « pour notre liberté et pour la vôtre », telle fut la devise qui ne cessa de guider les révolutionnaires polonais qui succédèrent à ces martyrs de la liberté en scellant par milliers de leur sang leur fidélité aux principes sublimes qui leur avaient été légués.

Le peuple russe ne doit pas l'oublier et, quand sera venue l'heure du règlement définitif, il ne pourra pas marchander à ses frères polonais les libertés qu'il aura acquises en suivant les traces des glorieux martyrs polonais pour l'Indépendance.

L'autocratie comble dans sa chute l'abîme que la politique infâme des bureaucrates avait creusé entre le peuple russe et la nation polonaise.

Le présent se couvre d'une aurore nouvelle, une vision lumineuse d'union fraternelle des peuples point à l'horizon. La nation russe a reconquis ses droits. Il semble que la Pologne peut avoir confiance en elle.

Plus de Goremykine aux promesses pleines de réticences, plus de Sturmer aux intentions perdues, plus de tsar aux paroles hésitantes.

Le peuple russe, maître exclusif de sa volonté, de ses actes et de son destin, réglera la dette contractée par l'ancien régime envers la Pologne. Il lui rendra ce qui lui a été ravi. Il la rétablira dans ses droits.

Il aura en elle une alliée fidèle dans la lutte qui s'imposera nécessairement dans l'avenir contre les puissances des ténèbres qui s'efforceront de le dépouiller de ce qu'il aura acquis au prix de tant de sacrifices. Une Pologne libre et indépendante sera la meilleure gardienne des libertés de la Russie nouvelle.

PAUL DE NIC.

SALUT aux Arbitres du Monde Salut aux Délégués de la France, de l'Angleterre et de l'Italie

Les Délégués de la France, de l'Angleterre et de l'Italie, à leur récent voyage en Russie, ont été salués à Moscou par les Polonais exilés dans l'Empire. Le grand organe polonais « La Gazeta Polska » a publié en leur honneur l'adresse suivante en français :

« Salut aux Arbitres des destinées du Monde !

« Moscou s'appête à recevoir dignement les illustres Délégués des Puissances Coalisées : la France, l'Angleterre, l'Italie.

« Au cœur de la Russie, dans l'ancienne capitale des Tsars, l'Orient et l'Occident se donnent la main et resserrent encore le faisceau de leurs forces réunies, à la veille des événements décisifs qui libéreront l'Europe du sombre nid de vautour du Raubritter prussien, détenteur de la couronne des Césars.

« Un million de Polonais exilés de leur patrie ravagée par le fer et le feu, errants sur toutes les routes du vaste Empire, ou réfugiés dans ses villes aux ardententes coupoles, tournent leurs regards anxieux vers les nouveaux arrivants.

« La même question muette se lit dans tous les yeux : « Que nous apportez-vous ?

« Si les habitants de Moscou font retentir l'air de leurs acclamations, quelles doivent être les impressions des Polonais, devant le monde de souvenirs éveillés par ces trois mots magiques : France, Angleterre, Italie.

« C'est notre grand passé européen, c'est notre histoire glorieuse qui se dresse devant nous, c'est le sentiment de notre union indissoluble avec l'Occident qui met tant de chaleur dans nos cœurs, et qui nous fait aller avec un tel élan au-devant de la Grande Délégation.

« L'Italie ? C'est notre jeunesse qui nous revient sur les ondes splendides de la Renaissance ; la jeunesse de notre nation enthousiaste de la révélation de l'Humanisme, émerveillée de la découverte des arts et de la science, de cette joie de vivre, bue à même la source dans le pays des inspirations éternelles.

« C'est une Princesse de Milan assise sur le trône de Pologne, c'est un Cardinal Polonais présidant le Concile de Trente, c'est Cracovie ornée par les architectes italiens, c'est la traduction de la Gerusalemme Liberata du Tasse faite vingt ans avant la première traduction française et soixante années avant la première traduction allemande. C'est de la Beauté d'abord, et tout au bout de notre histoire, des combats héroïques soutenus côte à côte pour une même Cause, pour un même Idéal de Liberté... Ce que nous admirons et respectons le plus dans l'histoire de la Nation Anglaise c'est la compréhension de la Liberté, réalisable, c'est sa logique inébranlable, la conscience grave de sa Mission et la réalisation peut-être la plus proche de l'ancien idéal de la Pax Romana.

« Le destin impénétrable nous empêcha d'entrer dans une voie de relations suivies avec l'Angleterre.

« Le Comte de Leicester, l'arbitre des élégances du xvi^e siècle anglais, ne parvint pas au trône de Pologne, et le mariage touchant des deux orphelins royaux, Stuart et Sobieski patronné par le Pape de Rome finit comme un poème douloureux. L'influence anglaise en Pologne fut toute spirituelle et d'autant plus profonde.

« Elle nous vint avec les grands philosophes, en commençant par Bacon, Lord Verulam, avec Shakespeare et tout cet admirable flot d'écrivains, historiens, moralistes, romanciers et poètes qui ne cessent de déferler sur notre propre culture si occidentale et pourtant si personnelle.

« Un des plus beaux témoignages publics d'estime fut rendu à l'Angleterre par le maître que nous pleurons encore, par Henryk Sienkiewicz. C'était à l'époque de la guerre avec les Boërs. Le doyen de nos lettres alors à l'apogée de sa gloire fut sollicité par la Baronne allemande Bertha von Suttner de prendre part à une campagne de presse dirigée contre l'Angleterre.

« Laissez en paix la conscience de l'Angleterre », s'écria Sienkiewicz indigné. « Cette nation saura vite agir avec raison et justice ! »

« Mais c'est au doux nom de France qu'un attendrissement profond pénètre chaque cœur vraiment polonais.

« Nous gardions ces paroles de bienvenue pour la fin — car c'est comme si nous devions parler de nous mêmes...

« La France n'a-t-elle pas été notre seconde patrie à l'époque de notre plus affreuse détresse ? La langue française n'a-t-elle pas été la sauvegarde de nos salons et ne continue-t-elle pas à nous défendre jusqu'à nos jours contre la langue de nos envahisseurs ?

« Qui dira jamais le trésor inestimable que nous a donné la France ?

« Si nous n'avons pas suivi la Chevalerie du moyen âge aux Croisades, c'est que nous avons défendu l'Europe, et la Chrétienté contre l'Infidèle.

« Notre mission a été de garder la vie même et l'Évangile du Seigneur et non pas son Sépulchre

« Avec notre sublime Reine Hedwige d'Anjou, ce lys détaché de la Maison Capétienne, nous avons vu le trône de Pologne sanctifié par un idéal de royauté humaine égalant les vertus de Saint Louis. Tout ce que la France fait proclamer dans le monde entier a eu le plus d'écho en Pologne. La culture française, les grandes idées de la Révolution les promesses fulgurantes de Liberté, Égalité et de Fraternité, nous arrivaient en rayons directs ne subissant aucune réfraction.

« L'Épopée Napoléonienne forma entre nos deux nations des liens à toute épreuve.

« Le Désastre de 1870 nous fit nous lamenter ainsi que sur notre propre défaite. Les Diètes de Galicie et de Bohême élevèrent la seule protestation que l'Europe entendit alors contre l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine.

« La Capitale de Léopol institua un deuil national de quinze jours pour marquer sa communauté de malheur avec la France. Il est bon de rappeler ce souvenir au moment où le sang des légionnaires polonais coule pour la France sur les champs de bataille et dans les

tranchées de son territoire menacé. Il est bon de rappeler les traditions démocratiques de la Sérénissime République Polonaise que le temps niveleur rapproche toujours plus de sa grande sœur la France.

« Les ambassadeurs Polonais qui allèrent chercher une souveraine à la Cour de Louis XIV pouvaient choquer l'opinion de l'époque par leurs idées avancées, mais la Grande République refondue et renouvelée du x^e siècle ne peut qu'ouvrir ses bras à la Pologne qui ne changea pas dans son essence et qui eut moins besoin d'évoluer à travers les siècles.

« Il est bon de rappeler la tradition de fraternité et de fidélité polonaises au moment où la France victorieuse, première entre toutes les nations, inspire le suprême effort des Puissances Alliées, résolues de délivrer le monde du fléau du germanisme déchainé.

« Soyez les bienvenus, Messieurs, vous qui représentez la force irrésistible de la Coalition, grands Capitaines et illustres Hommes d'État.

« La voix de la Nation Polonaise s'élève au dessus des acclamations enthousiastes, pour vous dire solennellement la foi qu'elle met dans le sentiment d'équité des Arbitres de la Grande lutte mondiale, et sa conviction inébranlable de voir enfin triompher les Droits des Nations à l'indépendance dans toute leur force et leur plénitude. »

LES RÉDACTEURS.

Moscou, 28 janvier 1917.

Manifestations polonaises en Russie en l'honneur de la mission italienne et des Alliés.

L'arrivée en Russie de la mission commerciale italienne et des délégués des gouvernements alliés a fourni aux Polonais, se trouvant actuellement en Russie, l'occasion de manifester leurs sympathies pour les puissances de l'Entente.

Lors de son passage à Kiev, la mission commerciale italienne a été reçue au cercle polonais « Ogniwo » où s'étaient réunis de nombreux représentants de l'aristocratie et des autres sphères de la colonie polonaise. M. Leliwa lui a souhaité la bienvenue au nom de ses compatriotes, dans un superbe discours prononcé en italien. Le chef de la mission, le marquis della Torretta, a répondu en remerciant de l'accueil chaleureux que la mission italienne a trouvé auprès des Polonais de Kiev et en soulignant les profondes sympathies dont l'Italie est animée à l'égard de la Pologne et le vif intérêt qu'elle porte à son sort.

À Moscou, la colonie polonaise a organisé à l'hôtel « Métropole », en l'honneur de la mission italienne, un grand banquet au cours duquel le prince Radziwill, président du cercle polonais « Lutnia », a prononcé un éloquent discours dans lequel il a célébré la noble attitude des Alliés qui, depuis le début de la guerre, n'ont cessé de prêter leur appui à la cause polonaise. À l'issue du banquet a eu lieu au cercle polonais « Lutnia » une brillante réception à laquelle assistaient également les délégués à la conférence des Alliés, MM. Gaston Doumergue, lord Mildner et Scialoja dont l'arrivée a été saluée par la *Marseillaise* et les hymnes anglais et italien que l'assistance a accueillis avec des applaudissements frénétiques. Plus de 400 personnes assistaient à cette réception qui fut très animée et prit fin après minuit.

Quelques jours après, le consul général d'Italie à Moscou a fait part aux représentants de la colonie polonaise de la dépêche suivante qu'il avait reçue de l'ambassadeur d'Italie à Pétersbourg :

« Le marquis Carlotti, ambassadeur d'Italie à Pétersbourg, exprime aux organisations polonaises de Moscou et aux personnes qui ont pris part aux manifestations en l'honneur de la mission commerciale italienne sa profonde reconnaissance pour les sentiments de chaleureuse sympathie exprimés à l'égard du gouvernement de Sa Majesté le Roi d'Italie et du parlement italien.

« La nation italienne a toujours lutté pour son unité nationale et ne cesse encore à l'heure présente de combattre pour la même cause. C'est pourquoi, au cours de la guerre actuelle, elle s'est rangée du côté des puissances qui ont garanti aux peuples opprimés le rétablissement de leur unité nationale. C'est aussi pourquoi les Polonais ont toujours trouvé en la personne du peuple italien un ami fidèle et sincère. »

L'Allemagne et la Russie

Sous ce titre vient de paraître à Genève une brochure politique qui mérite une attention toute spéciale. L'auteur, dont la personnalité se cache sous le pseudonyme de Capitaine Ordon, semble très au courant de toutes les circonstances politiques, économiques et militaires qui ont engendré l'idée pangermaniste de la fameuse « *Mittel-europa* ». Mais ce qui fait l'originalité de cette étude c'est que son auteur se place au point de vue économique qu'il considère à juste titre comme le mobile essentiel de la politique de nos jours. « Les questions économiques — dit-il — sont devenues l'enjeu de la lutte des nations, tandis que les questions d'Etat n'en sont plus que la forme ». Aussi nous parle-t-il surtout de l'Allemagne dans ses aspirations au bien-être matériel, de l'Allemagne qui veut submerger le monde entier de ses commis-voyageurs et qui tend à écarter toute concurrence de quel côté qu'elle vienne.

Les visées de l'Allemagne à conquérir l'Occident ayant échoué, elle se tourne avec d'autant plus de force vers l'Orient. Mais ce n'est pas cet Orient lointain avec Constantinople et Bagdad qu'elle envisage comme l'objet de la conquête économique immédiate. Ce projet nécessiterait des mises de fonds énormes et encore l'Allemagne pourrait-elle courir le risque d'y rencontrer un obstacle sérieux dûment préparé par les puissances occidentales.

Par conséquent, elle dirige son expansion vers les pays limitrophes, vers la Pologne, la Hongrie, la Roumanie et avant tout vers la Russie.

Son programme à ce sujet est d'une clarté qui ne laisse rien à désirer : « La Russie doit être après la guerre un débouché exclusif pour le commerce et l'industrie allemands, une sorte de colonie sous la dépendance économique de Ber-

lin, d'autant plus que par cette voie Berlin pourra plus facilement regagner son influence, momentanément perdue, sur la politique étrangère de la Russie ». En effet, l'attitude de la Russie pendant cette guerre semble être pour l'Allemagne une déception cruelle. Les efforts séculaires des Hohenzollern ont toujours tendu à faire de la Russie une simple agence de la politique allemande dans le nord de l'Europe, de la détourner de sa marche historique vers Constantinople, d'en entraver enfin le développement intérieur. Ils approchaient de ce but d'un pas sûr en se servant de moyens efficaces sans doute, mais peu scrupuleux.

Tout d'abord, l'Allemagne avait à son service la plupart des bureaucrates russes d'origine allemande, les Korf, les Mayerling, les Manteufel, les Stürmer pour lesquels la riche terminologie allemande avait inventé le nom approprié de « *Deutschrussen* » (Allemano-russe). Ensuite, depuis un siècle, Berlin avait su mettre à profit la question polonaise et en forger un moyen formidable de la politique antislave. Tantôt elle écrasait la Pologne par la Russie, tantôt elle paralysait par la Pologne la Russie dans sa politique intérieure et extérieure. Aussi, M. Ordon fait-il remarquer que les russificateurs des Polonais les plus implacables se recrutent parmi ces « *Deutschrussen* », fonctionnaires russes d'origine allemande, et il rappelle la protection que le gouvernement russe avait accordée avant la guerre aux Allemands de Lodz en leur permettant d'ouvrir des écoles allemandes tandis qu'il persécutait impitoyablement toute école polonaise. Si l'on ajoute à ces faits le chiffre de l'importation allemande en Russie qui s'élevait avant la guerre à 1.460.000.000 francs, sur 3.572.000.000 francs de l'importation totale, on obtient une image assez exacte des influences allemandes qui se sont enracinées en Russie au cours du siècle dernier.

A l'heure actuelle, où l'Allemagne prévoit sa défaite inévitable et cherche fiévreusement un

moyen de se tirer d'affaire, elle croit le trouver dans la monopolisation du marché russe. Ce n'est que par cette voie qu'elle espère échapper à la catastrophe et couvrir les frais de cette terrible guerre.

M. Ordon en vient ainsi à examiner la situation économique créée par la guerre en Russie et il prétend que la guerre a porté un certain désordre dans la vie économique russe. Sa production n'a que peu augmenté, par contre ses besoins se sont accrus. Les salaires ouvriers ont atteint des taux inouis et il est plus que probable qu'à l'issue de cette guerre la vie économique russe va traverser une crise terrible.

Voilà un faisceau de facteurs importants qui invitent l'Allemagne à aborder la conquête de la Russie avec toute la vigueur dont elle serait capable. Selon M. Ordon, les Allemands de par leur éducation militaire ont préparé un plan de lutte expressément militaire et qu'on pourrait formuler dans les trois points suivants :

1° Encerclement de la Russie pour la séparer des alliés qu'elle a eus jusqu'ici;

2° Suppression de l'obstacle qui barre la route directe de Berlin vers le marché russe, c'est-à-dire, de la production manufacturière polonaise;

3° Formation d'un groupe destiné à une invasion effective du marché russe afin d'y occuper les points économiques les plus importants.

Il serait impossible de donner ici un exposé détaillé de tous les progrès qui ont déjà été effectués par l'Allemagne dans la voie de la réalisation de ce projet gigantesque. M. Ordon a consacré plusieurs pages du plus haut intérêt au rôle joué par la Hongrie, dans le concert des Empires centraux. Néanmoins, il faut mentionner, quant à la Hongrie qu'à la suite de la défaite roumaine ce pays a perdu sa position privilégiée parmi les Centraux et qu'il est à présent à la merci de la politique allemande. En ce qui concerne l'encerclement de la Russie du côté sud, l'Allemagne a donc réalisé de notables progrès.

Nous nous arrêterons un peu plus longuement

BABYLONE

PAR

Venceslas GASIOROWSKI

Nous publions ici un extrait de *Babylone*, étude consacrée à la France contemporaine et publiée en polonais à Varsovie en 1912. Le parallèle que l'auteur établit entre la femme française et la femme allemande présente d'autant plus d'intérêt qu'il a été conçu en dehors des événements actuels.

La femme dans la famille française

(Suite.)

La femme française n'admet pas que son sexe la mette en un certain état d'infériorité.

Elle se plaît à être femme et elle sait l'être.

Elle a des exigences auxquelles elle ne renonce pas pour un seul instant. Elle ne permet pas que son mari l'enferme, qu'il l'isole et qu'il la tienne à l'écart de ses affaires. Elle veut être entièrement au courant de tout ce qu'il fait, elle tient à savoir ce qu'il entreprend, elle désire avoir sa voix au chapitre dans toutes les questions plus ou moins importantes. Elle ne souffre pas que son époux se retranche derrière le mystère, elle ne tolère pas de sa part de réponses évasives, elle ne lui reconnaît pas le droit d'être de mauvaise humeur pour des raisons qui lui sont inconnues, pour des affaires de cercle et de préoccupations « dont la femme n'a pas la moindre idée ». Mais ses exigences ne finissent pas là. S'il ne possède pas une fortune considérable, son mari doit travailler et travailler beau-

coup, car elle ne veut pas végéter. Elle désire mener une existence agréable, elle veut s'amuser. Non seulement elle veut avoir de quoi suffire à ses besoins quotidiens, elle exige aussi que les revenus du ménage soient suffisants pour qu'on puisse faire de solides économies pour les vieux jours.

Le mari est tenu de partager avec sa femme tous les instants libres que lui laisse son travail. Pour toutes les preuves de tendresse et de dévouement qu'elle lui donne, il doit lui rendre la pareille.

L'intelligence et l'esprit de prévoyance qui lui sont innés sont à la garde de toutes ces exigences.

Dans ses rapports avec son mari, la Française ne néglige rien qui puisse plus ou moins les influencer, elle apprécie tout à sa juste valeur. Rien ne passe inaperçu. Elle tient à dissiper le moindre malentendu et à chasser le plus petit nuage qui se montre à l'horizon. Elle sait écarter à sa source tout danger susceptible de menacer la tranquillité et le bonheur du ménage. Elle peut pardonner beaucoup de choses à son mari, mais le moindre manquement est déjà considéré comme une faute grave. Au dehors, dans le monde, elle tient son mari à une certaine distance; mais en revanche à la maison, elle n'admet pas qu'on fasse chambre à part, elle ne veut chez elle qu'un seul lit.

Mais, si la Française est exigeante pour son mari, elle ne l'est pas moins pour elle-même. Elle fait preuve de qualités indiscutables, de véritables vertus familiales.

Eternellement gaie, toujours coquette, elle n'en est pas moins une ménagère modèle. Elle est la bonne fée du logis. Ponctuelle et systématique, observant fidèlement les étapes de la vie quotidienne, elle n'a nullement honte des travaux domestiques, même si elle jouit d'une certaine aisance. Elle est extrêmement soignée de la propreté, de l'ordre et du confort de son intérieur. Elle obtient d'ailleurs tout cela sans déployer beaucoup d'efforts, sans faire beaucoup de bruit, sans entrer en conflit avec le personnel

domestique, et cela pour la bien simple raison qu'elle est à la fois sa propre bonne, sa blanchisseuse, sa couturière et sa modiste.

Il n'y a que les familles très aisées qui puissent se permettre le luxe d'une bonne. Finie la génération des parias qui acceptaient l'esclavage pour un salaire dérisoire, un grabat dans un coin de la cuisine et les reliefs de la table des maîtres. La servante, la plus ordinaire, exige une chambre à elle, une bonne nourriture et des gages s'élevant au minimum à cinq cents francs par an. On ne doit pas oublier qu'il lui faut aussi des heures de repos, des journées dont elle puisse entièrement disposer comme bon lui semble et qu'elle a également droit à des gratifications en dehors du salaire convenu.

Tout cela fait que dans le budget du ménage français l'entretien d'une bonne s'élève à plus de mille francs par an. Voilà pourquoi un Français gagnant en moyenne six mille francs par an, est réduit à se contenter des services d'une femme de ménage venant chez lui pour quelques heures par jour. A part cela, le désir de liberté et d'indépendance, inné au peuple français, fait que toutes ses sympathies vont plutôt aux métiers où le travail est anonyme et où il perd de son caractère personnel à l'égard de l'employeur. Toutes ces circonstances ne font que diminuer le nombre d'individus parmi lesquels on pourrait recruter des domestiques et il est de plus en plus difficile de s'en procurer.

La femme française s'est adaptée sans peine à ces nouvelles conditions économiques. Elle s'est conformée aux exigences du temps et s'est arrangée à ce que son ménage n'en souffrit pas. Elle a mis son intelligence à contribution pour faciliter la solution du problème, qui s'est posé devant elle. Cet effort a eu pour conséquence un désir encore plus tenace d'éviter tout désordre dans son ménage, d'y entretenir en permanence la plus grande propreté et aussi une étonnante facilité à passer en un clin d'œil du rôle de dame élégante à celui de servante et vice versa.

Le badaud étranger, qui s'extasie devant la blancheur impeccable de la petite main d'une

sur les considérations de l'auteur au sujet du second point du programme allemand qui touche la Pologne.

Quelques chiffres sont indispensables pour comprendre l'importance des visées allemandes relatives à la Pologne. L'importation en Russie s'est élevée avant la guerre à 3.572.000.000 francs, dont 1.460.000.000 pour la seule Allemagne, 408.000.000 pour l'Angleterre, 87.000.000 pour la France et 1.116.000.000 pour le Royaume de Pologne, c'est-à-dire, la moitié de la production annuelle de ce pays (2.279.000.000). Il en ressort que sur le terrain russe l'industrie polonaise est pour l'Allemagne une rivale beaucoup plus redoutable que la France et l'Angleterre réunies. Aussi, cette industrie polonaise a-t-elle été soumise à une destruction systématique de la part de l'Allemagne. Les autorités d'occupation se sont mises à une action savamment dirigée de Berlin qui consiste tout d'abord en la destruction directes des usines polonaises. Il va sans dire qu'on a réquisitionné dans les fabriques les parties des machines sans lesquelles ces fabriques, pendant des années après la guerre, seront réduites à l'inactivité. De plus, les Allemands ont dirigé leur action contre les ouvriers polonais que la guerre en raison de la retraite russe avait pour la plupart épargnés. On les combattait par la famine, par les maladies contagieuses qu'on laissait sévir dans les quartiers et les faubourgs des villes, de Lodz par exemple, tout en interdisant une intervention des autorités médicales. C'est ainsi que Hindenburg lorsqu'on lui annonçait en décembre 1914 que la population de Lodz mourait de faim s'est écrié : « Es ist gut so, wenn Lodz hungert ». (C'est très bien qu'on ait faim à Lodz).

Ensuite, les Allemands ont trouvé un autre moyen pour préparer pour les temps à venir la conquête économique de la Russie. Ils ont mis à profit les deux millions de Juifs habitant le Royaume de Pologne pour en faire des intermédiaires entre la production allemande et le consommateur russe. On n'ignore pas comment cet élément se prête bien à la besogne qui lui a été assignée. « Aujourd'hui, à Varsovie — nous dit

M. Ordon — on prépare déjà des collections d'échantillons, on établit des listes des clients russes, on trace des circonscriptions d'affaires, on délimite d'avance les terrains à exploiter, on crée des agences juives d'où vont sortir des milliers de commis-voyageurs, soldats de cette autre invasion allemande de la Russie. » La mise à profit de la population juive correspond — on le voit bien — au troisième point du programme ci dessus.

Encore faut-il s'étonner qu'une hégémonie économique allemande ait pris pied en Pologne ? Toute la vie économique du pays a été monopolisée « in den amtlichen Handelstellen » (dans l'office du commerce) qui, aux termes de l'acte de constitution, « doit aujourd'hui faire usage des ressources du pays pour couvrir les frais de la guerre, mais après la guerre — quel que soit le sort de la Pologne — doit former la base de l'hégémonie économique allemande ».

Cet exposé de la catastrophe économique du Royaume de Pologne est en outre accompagné de considérations politiques et militaires qui ne manquent pas non plus de documentation et qui ont particulièrement trait aux rapports austro-allemands avant la proclamation du 5 novembre.

Le lecteur peut y apprendre bien des choses qui lui ont paru inexplicables jusqu'à présent, surtout en ce qui concerne le « désintéressement » de l'Autriche dans le règlement provisoire de la question polonaise par la Prusse.

Les matériaux recueillis par M. Ordon suscitent ainsi une foule de réflexions tantôt pessimistes, tantôt optimistes. Elles ont cristallisé par l'auteur lui-même sous forme de conclusions générales que l'on peut résumer comme suit :

1° L'industrie polonaise soumise à une destruction impitoyable de la part de l'Allemagne qui tend par cette voie à monopoliser le marché russe vient d'éprouver des pertes monstrueuses au cours de cette guerre. Néanmoins le régime allemand est incapable de détruire les conditions industrielles propres au Royaume de Pologne. L'industrie de ce pays a survécu à bien des catastrophes, elle survivra au banditisme prussien.

Parisienne fouillant avec grâce dans les étoffes et les soieries qui s'étalent devant elle dans un grand magasin, ne croirait pas que la même petite main ait pu le matin cirer et encaustiquer tout un appartement, balayer plusieurs pièces et laver des casseroles, que c'est grâce à cette petite main que l'appartement de la Parisienne brille par sa netteté, que tout y est attrayant, que l'harmonie et la symétrie y règnent dans le moindre détail et que tout y porte ce cachet spécial propre à chaque intérieur français.

Dans la direction du ménage, la Française est l'opposé de la femme allemande.

Alors que l'Allemande manifeste son amour de la propreté en inondant deux fois par semaine son appartement d'une solution de savon noir et en y faisant régner une humidité permanente, la Française se contente d'encaustiquer et de cirer qui font reluire les parquets.

L'Allemande se plaît à se plonger dans la saleté et la poussière lorsqu'elle veut s'en débarrasser. A demi vêtue, elle patauge dans le savon et les eaux grasses, elle gratte avec ses ongles le plancher, les tables et les baquets. Elle frotte tout avec rage, quitte à faire partir la couche de peinture et de vernis dont sont couverts les objets auxquels elle s'attaque. Elle adore à s'entourer de pots, de casseroles et de marmites. Sa batterie de cuisine suffirait aux besoins de tout un régiment. Par contre, elle est très économe dans tout ce qu'elle emploie pour la cuisine. Elle aime à se servir de suif, de margarine, de graisse qu'elle ramasse et garde en réserve des semaines entières. Afin d'économiser les allumettes, elle perd des heures à rouler des bandes de papier qui lui servent à allumer son fourneau. Plutôt que d'acheter de la pâte pour nettoyer ses couteaux, elle perd son temps à gratter une brique dont la poussière doit faire le même emploi. Elle conserve soigneusement les os, les pelures d'orange, les bouts de ficelle et autres restes. Elle prétend faire tout chez elle, aussi bien des gâteaux, des

confitures, des conserves, du vinaigre, que du mastic et de la pommade à cheveux. Et après tout cela elle verse des larmes amères, quand ses pauvres mains fatiguées et crevassées, son visage ruisselant de sueur, ses tristesses domestiques dues à un gâteau manqué ou à des comptotes couvertes de moisissures laisseront son mari complètement indifférent, quand son seigneur et maître n'aura même pas une bonne parole pour la consoler de son mal de reins, conséquence fatale du surcroît de travail qu'elle se sera imposé.

La Française use d'autres moyens. Elle considère la saleté et le désordre comme des choses qu'il faut évidemment supprimer, mais elle ne sacrifie pas sa propre existence à l'entretien de son intérieur. Pour faire son ménage elle met un tablier-blouse qui la protège complètement, elle se couvre la tête d'un fichu et met des gants. Elle ne souffre pas que sa cuisinière regorge d'ustensiles, que son appartement ressemble comme celui de l'Allemande à une boutique de bric-à-brac. Deux ou trois casseroles lui suffisent. Depuis longtemps elle s'est déchargée sur les fournisseurs d'une quantité de menus travaux préparatoires. La viande lui arrive toute prête à être mise sur le fourneau, elle n'a pas besoin de la battre, de la hacher, de la désosser, de piler différentes choses dans le mortier, en un mot de faire résonner sa cuisine de tous les bruits qui, dans les autres pays, sont l'attribut indispensable de la préparation des repas. Pour faire sa vaisselle, elle se sert d'une lavette à long manche. Grâce à une utilisation habile des cristaux, du savon minéral, de la craie et de la paille de fer, elle arrive à mettre tout en ordre et à entretenir la propreté de son appartement avec une rapidité qui a quelque chose de foudroyant et de déconcertant. Depuis longtemps, la Française a compris qu'elle n'a pas le temps de s'amuser à faire concurrence aux confiseurs, aux pâtisseries et aux parfumeurs. C'est un luxe que ne peuvent

2° La Russie a prouvé que sa capacité de résistance à la poussée germanique n'est pas suffisante. Par contre, la Pologne exposée depuis ses origines à l'influence immédiate de ce « Drang nach Osten » non seulement a su faire face à ce danger permanent, mais aussi est devenue l'obstacle le plus important qui barre la route de l'expansion allemande vers la Russie.

Quant à la conclusion pratique qui découle de ces considérations, il est superflu de la déduire explicitement. Elle s'impose d'elle-même à qui sait lire et comprendre.

RÉPUBLIQUE ROYALE DE POLOGNE

VI

Les temps féodaux ne connurent d'homme pleinement libre que le gentilhomme, le noble; lui seul aussi eut droit de suffrage dans les rares pays qui jouissaient d'un régime représentatif; seul il fut électeur et éligible. La Pologne partageait à cet égard une croyance alors universelle, et il serait ridicule de vouloir lui en faire un reproche; une recherche impartiale lui reconnaît au contraire le mérite d'avoir pratiqué le principe nobiliaire avec une libéralité et une largeur d'esprit étonnantes.

Dans les Etats de l'Occident, c'était le souverain qui conférait les privilèges politiques à celui qui n'en jouissait point par droit de naissance; il le faisait noble, le créait chevalier et lui donnait des armes. Autre fut l'application de cette idée en Pologne. Par suite d'un mélange curieux de l'ancienne constitution slave, basée sur la commune ainsi que du clan et de l'institution féodale de la chevalerie, les armes n'y étaient point individuelles et n'étaient ni créées ni accordées par le souverain. Les blasons (herby) étaient en quelque sorte fixes et d'un nombre limité; chacun de ces blasons avait son appellation propre (Jelita, Pilawa, Nafencz, Poray, etc.), et appartenait à une « fraternité », à une « maison », c'est-à-dire à tout un groupe de familles originairement unies

se permettre que les ménages riches disposant de toute une armée de serviteurs et d'un arsenal d'ustensiles de cuisine. Elle se rend parfaitement compte que l'économie qu'elle pourrait réaliser en maintenant dans son ménage tous ces procédés archaïques ne vaudrait jamais le temps que cela lui prendrait. Elle sait que son mari ne lui pardonnerait pas d'avoir sacrifié son élégance et ses charmes aux conséquences fatales des rudes travaux domestiques auxquels elle se serait livrée.

Il ne faut pas néanmoins en conclure que le Français s'alimente moins bien que l'Allemand. Au contraire, ce dernier ne s'imagine même pas combien dans le plus modeste ménage français les plats sont variés, quel soin on a mis à les préparer et à quel point ils sont fins.

Le secret de cette contradiction apparente provient de ce que les raffinements de la cuisine française sont dus à sa simplicité et aux soins intelligents qu'y met la ménagère en se passant de sauces épaisses, de purées lourdes et gluantes et de tout ce qui nécessite une cuisson lente et compliquée.

Quand le Français rentre chez lui aux heures du déjeuner et du dîner, il est salué par le sourire avenant de sa femme qui a eu déjà le temps de se dépouiller de son costume de cuisinière pour prendre place avec lui, gaie et coquette, à la table dont le couvert reluit sur une nappe éclatante de blancheur.

Une demi-heure à peine après les repas, leurs traces disparaissent comme par enchantement. La Française a le temps de se reposer, d'aller se promener, de faire des visites, de faire le tour des grands magasins et rentrée chez elle de feuilleter les journaux de modes, d'arranger des toilettes et de se confectionner des chapeaux.

(A suivre.)

Traduit par P. K.

entre elle par l'étroite parenté du clan (1). En devenant noble, on entrait, recevant un blason déjà existant, dans une maison adoptée par une fraternité de famille. C'est ainsi qu'après la victoire célèbre de Wielko-Łuki le grand-connétable Zamoyski fit entrer en récompense de leurs mérites bon nombre de ses soldats dans sa maison de « Jelita », et les anoblissant ainsi les acceptait dans sa famille (2).

Ce système fut également pratiqué sur une vaste échelle à l'égard de la Lithuanie lors de l'assemblée de Horodło. Les « maisons », les « fraternités polonaises » de Leliwa, de Zadora, de Topor, etc. reçurent dans leurs clans les familles boyares des Monwid, des Jawnis, des Butrym.

Cet esprit de fraternité est clairement exprimé dans le document officiel par lequel la noblesse polonaise déclarait contracter avec la noblesse lithuanienne une union sacrée. De ce document signé à la diète de Horodło nous extrayons les passages suivants : « Nous prélats, barons et nobles de la couronne de Pologne nous avons uni et lié, et par le présent document déclarons en effet unir et lier nos maisons, nos générations, nos familles, nos blasons et nos armoiries, avec tous les barons et boyards des terres lithuaniennes, afin que dorénavant et pour tous les temps ils puissent se servir des blasons, armoiries et devises que nous avons hérités de nos pères et aïeux, et en jouir, comme s'ils les avaient reçus de leurs propres aïeux en légitime héritage. Qu'ils s'unissent donc à nous en amour et en fraternité, et qu'ils deviennent nos égaux par la communauté du blason comme ils sont déjà nos égaux par la communauté de la foi, des droits et privilèges. Et nous leur promettons, sous la foi de l'honneur et du serment, de ne les abandonner en aucune occasion, contrariété ni danger, mais au contraire de les assister en toute occasion, leur donner aide et secours contre toute entreprise ennemie, et intercéder avec zèle et ardeur auprès de nos doux maîtres, notre auguste seigneur Ladislas, par la grâce de Dieu roi de Pologne, et notre illustrissime prince Witold, grand-duc de Lithuanie, afin qu'ils ouvrent toujours plus largement pour nos frères de la Lithuanie la main de la libéralité, les gratifiant de libertés toujours plus généreuses, et ne cessant jamais d'augmenter envers eux les grâces et les bienfaits, ce que de leur côté les dits sires des terres lithuaniennes ont promis également de faire à notre égard sous la foi de la parole et du serment... »

« Le parlement de Horodło mit le sceau à une union des peuples comme on n'en rencontre guère de pareille dans toute l'histoire européenne, » dit M. Caro (3), et ce jugement mérite d'être recueilli ; il vient d'un Allemand qui trahit à chaque pas sa répugnance pour la grande conception du Grand Ladislas Jagellon et son regret patriotique d'avoir vu l'Allemagne échouer dans sa « mission providentielle » sur les bords du Niémen et de la Wilia.

Sans exemple, en effet, est une telle associa-

(1) On écrit par exemple Adam Poray Mickiewicz, Jean Janina Sobieski, Joseph Ciolek Poniatowski (les noms en italique sont les blasons), comme on écrit Marcus Tullius Cicero, Caius Julius Caesar. En effet les « fraternités » polonaises (bractwa, domy) répondent aux gentes des Romains et aux clans Ecossais. Le herb est en même temps le blason et le nom du clan primitif (rod, gmina).

(2) On anoblissait ainsi des régiments entiers pour des hauts faits d'armes et s'il s'agissait de ses vassaux, on les dotait de terres. Nous voyons pour cette raison, en Pologne et en Lithuanie, de nombreux villages dont les habitants réduits actuellement à l'état de paysans étaient nobles sous la République. Voilà ce qu'était en réalité le fameux et tant décrié régime nobiliaire polonais. Où a-t-on jamais vu une autre noblesse quelconque accueillir de cette façon des vilains, dans le sein de sa famille et les doter de terres pour des services rendus non à elle personnellement, mais à la communauté, à la patrie ?

De cette façon, il n'y avait aucune différence entre la noblesse fraîche et ancienne, ils étaient tous égaux. C'est ainsi qu'on comprenait l'égalité en Pologne.

(3) *Geschichte Polen's*, t. III, p. 404.

tion entre deux Etats longtemps ennemis, acharnés dans leurs luttes séculaires, différents de race, de langue, de religion et de culture, et finissant pourtant par se joindre, par se fusionner au nom de l'Evangile, au nom de la liberté et de cet amour qui seul fonde les empires. Pour la première fois au monde, un grand empire était fondé sans qu'il en eût coûté une seule goutte de sang. Et qu'elle est imposante aussi la diète de Horodło par le respect religieux qu'elle porta au droit historique, à la nationalité et à l'indépendance du pays de Guédimine ! En échange de tant de bienfaits accordés, elle n'imposa même pas à ce pays le sacrifice d'une autonomie assurément gênante, et ne lui demanda pas de renoncer à son « particularisme » en vue d'un Parlement centralisateur, de cette « conventia generalis » qu'on se promettait seulement de réunir toutes les fois que le bien et le profit de l'empire le réclameraient. Supérieur au peuple de Jagellon par sa civilisation, par sa puissance par sa richesse, par ses armes, le peuple d'Hedwige ne s'arrogea pourtant à son égard aucun droit d'aïnesse et ne prétendit même pas le diriger dans la vie politique à laquelle il venait de l'appeler. Un article formel de la « constitution » de Horodło réservait expressément aux « indigènes seuls » toutes les hautes positions de palatins, de castellans et de starostes, ainsi que tous les emplois inférieurs dans le pays au delà du Niémen. Après comme avant Horodło, la Lithuanie était un grand-duché distinct, associé seulement à la Pologne par l'union personnelle d'une dynastie commune, et elle demeure telle encore pendant près de deux siècles, jusqu'au moment où l'extinction douloureusement prévue de cette dynastie commune vint apporter une modification notable au contrat international de 1413 (1).

Ladislas Jagellon, bien que souverain autocrate dans son pays natal, ne pouvait cependant y faire ce qu'il voulait. Tout en y étant maître absolu, ayant le droit de disposer de chacun, il ne pouvait en réalité qu'y émettre des vœux, lesquels n'avaient aucune chance d'accomplissement qu'à condition expresse de ne pas déplaire à ses courtisans : tout en ayant l'air de s'y soumettre, ces derniers savaient toujours, comme partout ailleurs, s'arranger de façon à ne pas les laisser aboutir.

C'est en premier lieu dans la personne de son lieutenant et cousin, Witold, que Jagellon trouvait une résistance aussi savante qu'inébranlable à ses tendances libérales. Opposé en principe aux décisions prises à Horodło, Witold eut l'air d'y consentir, les promulga même de concert avec le roi, mais prit en même temps toutes les mesures qu'il fallait pour en arrêter l'exécution. Ne songeant nullement à rien rabattre du pouvoir absolu du grand-duc dont il n'était en somme que le gérant, il sut retenir les grands vassaux sous sa domination et était peu disposé à laisser le roi se mêler des affaires de la Lithuanie. Intriguant sans cesse contre lui, il tâchait de saper son autorité aux yeux des seigneurs lithuaniens dont beaucoup étaient ses parents et faisait tout son possible pour séparer les intérêts de la Lithuanie de ceux de la Pologne.

Profitant de cette occasion pour en tirer avantage, l'empereur Sigismond de Luxembourg, beau-frère du roi de Pologne (il avait épousé la sœur de la reine Hedwige), cherchait à amener une rupture entre les deux cousins.

Bien que lié par des traités à la Pologne, il alla jusqu'à offrir à Witold le titre de roi de Lithuanie, pour l'engager à faire partie, en cette qualité, de la confédération germanique, qui comptait déjà dans son sein quelques royaumes. Il voulait entourer la Pologne d'un réseau d'Etats dépendant de son pouvoir impérial pour mieux la subjurer un jour. Aussi envoya-t-il à Witold, en 1429, une ambassade chargée de lui porter une couronne. Les Polonais y voyant un danger pour l'union à peine

(1) J. KLACZKO *Une annexion d'autrefois, deux diètes*, chap. IV, p. 149-158.

cimentée, barrèrent le chemin aux émissaires impériaux, ne leur permettant de passer ni par la Pologne ni par la Poméranie. A la date fixée pour le couronnement, à la place des ambassadeurs chargés de cette couronne et en outre des princes invités à cette cérémonie, on vit arriver à Wilno le roi Ladislas Jagellon entouré de ses Polonais.

Le roi, plein de condescendance et d'esprit de conciliation, offrit, à la stupéfaction générale, à son cousin, pour le satisfaire, la couronne de Pologne ; mais Witold, qui préférait celle de Lithuanie, ne voulut pas l'accepter. Il demandait avec insistance que l'on consentît à ses désirs ; cette affaire ayant fait trop de bruit dans le monde. Le roi eût peut-être fini par céder aux instances de son cousin, à la condition qu'après la mort de Witold qui n'avait pas d'enfants, le trône de Wilno revînt à ses fils, s'il n'avait été vigoureusement soutenu par les Polonais, bien décidés à défendre à tout prix l'acte d'union qu'ils avaient signé. Les chefs de l'escorte royale polonaise, le palatin Jean Tarnowski et l'évêque de Cracovie Zbigniew Oleśnicki, se mirent résolument en travers des desseins de Witold, adjurant le roi de ne pas faiblir. Pour le maintenir dans cette décision, ils invoquèrent la mémoire de sa première femme, la reine Hedwige, fondatrice avec lui de cette union qu'il allait dissoudre de cette façon et firent revivre à ses yeux en un argument plus fort encore, le souvenir de l'assemblée de Radom ; lui rappelant ainsi que donner satisfactions aux désirs ambitieux de Witold, c'était léser doublement ses propres héritiers. Les priver du trône de Wilno eut été en effet leur fermer soi-même l'accès à celui de Cracovie ; nous savons qu'ils ne pouvaient y arriver qu'à condition de régner en Lithuanie. Le roi étant incapable de résister à cet argument, tous les efforts de Witold pour le décider à lui accorder la couronne qu'il désirait si ardemment, se montrèrent inutiles. Il en mourut de chagrin un an après, le 27 octobre 1430, à l'âge de quatre-vingt un ans.

(A suivre.)

JEAN TARNOWSKI.

AGENCE POLONAISE CENTRALE A LAUSANNE

— Discours de M. Ladislas Seyda, député au Reichstag.

Au cours des débats sur le budget de l'Empire, M. Ladislas Seyda, vice-président du Club polonais, a prononcé un discours dans lequel il a déclaré, au nom du Club polonais, que ce fardeau des nouvelles charges fiscales doit être supporté par ceux qui peuvent le plus facilement le faire, c'est-à-dire avant tout par les individus et les entreprises à qui non seulement la guerre n'a infligé aucune perte, mais au contraire a permis de réaliser des bénéfices souvent injustifiés.

L'orateur a ensuite soumis à une lumineuse critique la conduite du gouvernement prussien, non moins que celle des autorités de l'Empire, à l'égard de la population polonaise pendant la guerre. Non seulement les sphères gouvernementales se bornent à de vagues promesses sur la « nouvelle orientation » après la guerre, mais les assurances que seront appliquées avec bienveillance les lois exceptionnelles jusqu'ici en vigueur, même ne sont que de vaines paroles. Aussi a-t-il évident que cette manière d'agir du gouvernement devait faire naître la plus grande amertume parmi la population polonaise qui, pendant cette guerre, a dû faire les plus grands sacrifices, verser le plus pur de son sang et prodiguer ses biens ».

« Sur ces entrefaites, continue M. Seyda, a été publié le manifeste des deux empereurs, du 5 novembre 1916. Ce serait, Messieurs, sortir du sujet que je me propose de traiter, que d'exposer longuement l'histoire de la genèse, de l'importance et de l'exécution de cet acte historique, d'autant plus que la question est encore en suspens et que nous ne sommes pas exactement informés de tous ses détails. (« Ecoutez, Ecoutez ! », sur les bancs polonais.) Cela peut sembler étrange, mais n'en est pas moins conforme à la réalité des faits. Dès le début, on n'a pas trouvé bon de nous informer de la marche des choses, et jusqu'à ce jour toute relation avec Varsovie est excessivement difficile. (« Ecoutez, Ecoutez ! » sur les bancs polonais.) C'est pourquoi, jusqu'à ce jour aussi, nous avons gardé le silence sur le manifeste dont d'ailleurs nous ne méconnaissons aucunement la haute portée. »

M. Seyda s'est alors élevé contre les restrictions dans le domaine religieux-ecclésiastique qui sont maintenues dans toute leur rigueur. Ce dernier point a permis à M. Seyda de rendre hommage au Saint-Père qui a donné mainte preuve de son amour paternel pour la nation polonaise et de se prononcer en faveur de l'indépendance du Saint-Siège.

M. Seyda a terminé son discours par une déclaration de principe, vivement applaudie par tout le Club polonais : « Nous, Polonais, qui, malgré le démembrement de notre Etat, n'avons nullement perdu le sentiment de notre *unité nationale*, qui avons toujours défendu le principe qu'il appartient aux nations elles-mêmes de décider seules de leur propre sort, protestons contre ce qu'à la fin de la guerre des nations entières ou des parties de nations, au mépris de leur propre volonté, soient, par voie d'annexion, incorporées à d'autres Etats. (« Très bien », sur les bancs polonais.) Et nous avons le ferme espoir qu'en dépit de toutes les haines que la guerre actuelle a amoncées parmi les nations, l'humanité à travers les fleuves de sang s'élèvera à la conviction qu'aucune nation n'a le droit d'en opprimer une autre, que pour toute nation, au contraire, c'est un droit naturel de pouvoir se développer librement. (« Très juste », sur les bancs polonais.) Lorsque toutes les nations seront convaincues de cette vérité, régnera une véritable paix durable, pour le bien et le bonheur de l'humanité tout entière. »

LA POLOGNE dans la poésie et dans la chanson françaises

ALEXANDRE DUMAS PÈRE
(1083-1870)

Leipsick

[PONIAWOSKI]

...Bientôt il (Napoléon) suspend sa course moins
rapide

Aux lieux où rassemblés en élite intrépide,
Les Polonais, pleurant leur pays déserté,
Ont au fils de leurs rois remis leur liberté.
Napoléon connaît l'amour qu'il leur inspire ;
La veille à Lindeneau du bâton de l'empire
Lui-même il décora son bras victorieux ;
Et, pour un grand projet jetant sur lui les yeux,
Peut-être en ce moment va-t-il à sa vaillance
Confier son destin et celui de la France.

Le héros Polonais au-devant de ses pas,
S'avance, et disposant un cercle de soldats
Protège l'empereur d'une triple barrière,
Où se perd des boulets la grêle meurtrière.
Là des feux ennemis bravant le vain effort
Ils semblent avoir fait un pacte avec la mort ;
Et d'un geste éloquent secondant leurs pensées,
Ils échangent entre eux des paroles pressées ;
Nul ne les entendit... Mais de son Souverain
Le Prince en s'éloignant serra longtemps la main ;
Mais, réprimant en vain de secrètes alarmes,
L'Empereur dans ses yeux sentit rouler des larmes ;
Et les soldats disaient, pensifs et soucieux,
« Ils se retrouveront... » puis ils montraient les
cieux.

Oh! sans doute, ce fut une heure de souffrance
Que celle où dans son cœur (dans celui de Napoléon) se brisa l'espérance ;
Alors qu'il détourna ses yeux épouvantés,
Des rangs où les boulets plongeant de tous côtés,
Sillonnaient lentement cette foule incertaine,
Et comme une moisson la couchait dans la plaine,
C'est là qu'au sein des feux, quelque temps on
[put voir
Un guerrier tout sanglant, et beau de désespoir.
Déjà du scéau fatal désignant la victime,
La mort couvre son front d'une pâleur sublime...
Brisé par la douleur, son corps s'est affaissé ;

Son sabre trop pesant pend de son bras lassé ;
Et la dragonne seule à sa main défaillante
Retient encor la lame ébréchée et sanglante.
Son coursier ombrageux qui sent mollir le frein
En rapides élans dévore le chemin ;
Ses pieds ont fait voler le sable du rivage,
Le fleuve vainement s'oppose à son passage ;
De la rive escarpée il s'élançait éperdu
Dans les airs un instant il semble suspendu ;
Il tombe, l'eau jaillit, le gouffre le dévore ;
Il reparait, s'enfonçait et reparait encore ; [deux,
Puis bientôt dans son sein les entraînant tous
L'abîme en tournoyant se referme sur eux ;
En cercles élargis le tourbillon s'efface,
Et des gouttes de sang montent à sa surface...

Cinq jours s'étaient passés depuis ce jour de deuil,
Et près de ses filets, aux bords de la rivière,
Un pêcheur qui creusait un humide cercueil,
Vit à l'heure où le jour achevait sa carrière,
S'avancer lentement une pompe guerrière...
Et vainqueurs et vaincus, et Russes et Français
Conduisant un guerrier vers sa couche dernière,
Représentaient l'Europe entière,
Pleurant sur le tombeau du dernier Polonais.

Nous trouvons ce poème oublié dans le X^e volume de
la *Psyché*, choix de pièces en vers et en prose, Paris,
Impr. Charpentier-Méricourt, 1827. (C. W.)

REVUE DE LA PRESSE

Le prince Kropotkine et la Pologne.
Le Temps du 18 mars publie une interview
du prince Kropotkine :

« Le célèbre révolutionnaire, le prince Kropotkine, exilé en Angleterre, vient d'exprimer, au cours d'une conversation, la pleine confiance qu'il a dans le résultat des événements actuels qui, d'après, lui sont seulement le prélude d'autres événements beaucoup plus importants pour la cause de l'humanité et du progrès.

« Le prince Kropotkine estime que la défaite de l'autocratie russe est, cette fois, définitive, et il est convaincu que la réaction sera absolument incapable de renverser le nouveau gouvernement dont la stabilité est assurée.

« Le point capital pour la Russie, a ajouté le prince, est, à l'heure actuelle, de faire tous les efforts possibles pour libérer le territoire moscovite de l'invasisseur allemand, de rétablir la liberté de la Pologne et d'assurer son indépendance, sans parler des nombreuses réformes intérieures qui réclament l'attention immédiate du nouveau régime. »

BULLETIN

● **La question polonaise à la Conférence des Alliés.**

D'après les informations de la *Kievskaja Mysl*, la question polonaise aurait été inscrite à l'ordre du jour de la séance du 8/21 février de la conférence des Alliés à Pétersbourg. On annonce au même journal de source autorisée que les délégués à la conférence des Alliés se sont déjà occupés de la question polonaise au cours de leurs réunions antérieures. La Russie serait disposée de faire aux Polonais des concessions dépassant de beaucoup les intentions primitives des Alliés.

● **La première alarme.**

Le *Journal des Débats* du 19 mars a publié un télégramme de l'Agence Radio ainsi libellé :

« Pétersbourg, le 18 mars. — Une délégation composée des plus hautes notabilités polonaises de Pétersbourg a été reçue par le prince Lvof, le nouveau président du Conseil, qui l'a assurée de la sympathie du gouvernement provisoire et de la résolution de donner à la Pologne le régime de liberté et d'égalité qui est désormais acquis à tous les citoyens de Russie.

« Les délégués polonais ont affirmé leur loyalisme à l'égard de la grande patrie russe et déclaré que le mouvement actuel aurait en Pologne une répercussion immense, toute favorable à la cause de la Russie et des Alliés. » — (Radio.)

Il est évident que l'Agence Radio n'a pas essayé de se rendre compte de la signification de ce télégramme.

Le nouveau gouvernement russe a aboli toutes les restrictions concernant la nationalité polonaise ; ainsi les Polonais habitant la Russie pourront dorénavant jouir des mêmes libertés que la population autochtone. Quant à la Pologne elle-

même, habitée par les *citoyens polonais*, elle s'empressera d'octroyer les mêmes privilèges aux *citoyens russes* qui y viendraient habiter.

Les délégués polonais ont sans doute affirmé leur grande joie de voir la nation russe libérée du cauchemar de la bureaucratie germanophile et du régime autocrate, mais ils n'ont pu jurer quoi que ce soit à leur grande patrie russe, vu qu'ils n'ont qu'une seule patrie, la patrie polonaise.

L'Agence Radio devrait apporter plus de soins dans la rédaction de ses dépêches afin d'éviter de provoquer des alarmes inutiles dans la Pologne entière.

● **Le service civil obligatoire au Duché de Posen.**

La loi sur le service obligatoire a été appliquée pour la première fois en Allemagne à la date du 1^{er} mars. Jusqu'alors la mobilisation civile n'avait pas été opérée, les autorités ayant préféré recourir au système des engagements volontaires.

La mise en vigueur du 1^{er} mars du service obligatoire n'est cependant pas une mesure générale. Elle ne concerne que certaines régions et notamment la province de Posen.

Dans cette province, des affiches ont été apposées, appelant tous les citoyens mâles de dix-sept à soixante ans. Le texte de cette convocation a été reproduit dans tous les journaux locaux : l'ordre porte que les civils tombant sous le coup de la loi doivent se présenter en personne aux bureaux de recrutement civil ; ils auront à subir un double examen, et au point de vue de leur condition sanitaire, et au point de vue de leurs aptitudes particulières pour un service spécial.

Le système du service forcé a été établi dans la province de Posen parce que la population polonaise de cette région n'avait pas répondu aux demandes du gouvernement à fins d'engagement volontaire.

Le même système sera appliqué dans les autres parties de l'empire où les engagements volontaires ne donneraient pas de résultats suffisants.

Une ordonnance du chancelier menace d'enlever tout secours et indemnité aux femmes de mobilisés qui, bien que solides, refusent de faire un travail utile à la défense nationale.

● **Les poursuites contre les Polonais.**

On annonce de Cracovie que les autorités allemandes procèdent dans toute la Pologne à l'arrestation de nombreux Polonais, suspects d'appartenir à la Société secrète de l'Aigle noir, qui est une organisation favorable à la Russie et hostile à l'Allemagne.

● **L'œuvre de Frédéric Chopin.**

Nous rappelons à nos lecteurs que la conférence de M. René Brancour sur l'œuvre de Frédéric Chopin aura lieu le mercredi 28 mars, à 4 heures, à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, suivies d'auditions de M^{lle} Geneviève Dehelly et de M^{me} Louise Silvain.

● **Manuel de Langue Polonaise.**

Vient de paraître le Manuel de Langue Polonaise de M^{me} Iza Zielinska, manuel tant attendu et réclamé par nos lecteurs et nos lectrices. Ce manuel est en vente à l'Administration de la revue « Polonia » au prix de 3,50—3,90 franco.

Vient de paraître notre numéro album :

POLONIA-NOËL

consacré à la France et à la Pologne à travers les siècles

Jamais encore dans un seul ouvrage on n'avait présenté au public un aussi émouvant et complet témoignage de la fraternité séculaire unissant la France et la Pologne. Cette fraternité, ce n'est pas seulement dans les *Annales Militaires* où elle s'est cependant si glorieusement manifestée, que le présent Album l'étudie ; c'est dans tous les domaines de l'activité intellectuelle et morale.

Magnifiquement illustré de documents rares et anciens, pour la plupart inconnus ou inédits en France, l'Album Polonia-Noël, consacré à la France et à la Pologne à travers les siècles, constitue une œuvre d'un intérêt politique, historique et artistique de tout premier ordre.

Les exemplaires sont en vente à l'administration de la revue *Polonia* (3 bis, rue La Bruyère, Paris IX^e) au prix de 5 francs, franco 5 fr. 60. — Il a été tiré cent exemplaires sur papier de luxe. Vingt seulement de ces exemplaires sont mis en vente à raison de 30 francs le numéro.

NARÓD ROSYJSKI I NARÓD POLSKI

To, co wczoraj jeszcze wydawało się snem lepszej przyszłości, co skazanem było przez myślicielów nawet na zawile wywody o stopniowym rozwoju, o potrzebie umiarkowanego dążenia, zdobywania powolnego praw, dźwigania ostrożnego nowych drogowskazów, jednania uswięconej wiekami tradycji z nowymi prądami ducha ludzkiego, to stało się w jednej godzinie niemal, w jednym potężnym błysku słońca prawdy!

Naród Rosyjski drgnął w posadach.

Kolos Wschodu szarpnął łańcuchami niewoli i sztandar wyzwolenia rozwinął.

Narodowi-królowi, Narodowi Rosyjskiemu dziś cała Ziemia Polska nie sie życzenia.

Raduje się Jego ocknieniu, cieszy Jego szlachetnemu porywowi i Jego zwycięstw, ileże Ziemia Polska, z całych sił, Narodowi Rosyjskiemu pragnęła tej chwili dziejowej, ileże Ziemia Polska była zawsze z tymi, którzy głosili hasła Wolności, Równości i Niepodległości.

Cała Ziemia Polska życzy dziś Młodej, Nowej Rosji, aby wytrzymała, aby nie dała się podszeptom, aby nie ostygła, aby dzieło odrodzenia swego doprowadziła do końca, aby wypeniła chwast ciemnoty i zbyła się pleśni poddaństwa.

Cała Ziemia Polska ufa i wierzy, iż Młoda Rosja iść będzie wiernie z Wielkimi Demokracjami Zachodu, iż wyżenie germaństwo ze wszystkich ziem słowiańskich i że wróci Polsce zagarnięte obszary, przyczyni się do ich złączenia i pakt sąsiedzki, pakt braterstwa i poszanowania z siostrą swą słowiańską, Polską, zawrze na wieki.

Stosunki polsko-rosyjskie zaczynają się od białej, czystej karty...

Krwawe stronice samowładztwa, krwawe stronice, zadanego nam, Polakom, męczeństwa odwracają się...

Lud Rosyjski żadnej nam, Polakom, krzywdy nie uczynił i my, Polacy, nigdy nie ukrzywdziliśmy Ludu Rosyjskiego...

I przeciwnie, my, Polacy, usiłowaliśmy wielokrotnie Naród Rosyjski skłonić do walki « za naszą i waszą wolność »...

Pod hasłem tem, my, Polacy, szliśmy z rosyjskimi Dekabrystami, pod tem hasłem ginęliśmy w roku 1830-31 i pod tem hasłem szliśmy na bój śmiertelny w roku 1863...

Odróżnialiśmy zawsze rząd od Narodu, ponury system, zatruty germańską perfidją, od porywów Waszych narodowych, cierpieliśmy, srodze ciemieni przez Waszych satrapów, przez Waszych siepaczków, lecz i widzieliśmy, jako i Wy sami cierpieliście.

Jako nasi wielcy poeci i uczeni, jako ci, którzy do rdzenia zdrowego Waszego docie-

rali, tako i my, wszyscy, Polacy, ufaliśmy Ludowi Rosyjskiemu i Jego odrodzenie z naszym łączyliśmy wyzwoleniem.

Biała, nieskalanej czystości karta dziejów leży rozwartą...

My na tej karcie wypisujemy Wam, Obywatelom Rosyjskim, pozdrowienia bratnie, życzenia szczerze, głębokie, z poszanowania praw Człowieka narodzone...

Wypisujemy i czekamy i wyglądamy, odzewu.

Głos Wasz zdecyduje!

My, Obywatele Polski, chcemy być Waszymi braćmi, Waszymi dobrymi, uczciwymi Sąsiadami.

ZIEMIE POLSKIE

Tydzień ubiegły żadnej poważniejszej zmiany na obszarze walk, na Ziemiach polskich, nie przyniósł.

— Nowy namiestnik Galicji.

Namiestnik Galicji, baron von Diller, ustąpił, ne jego miejsce został mianowany Karolhr. von Huyn... Opiekunicy rząd austriacki nie przestaje więc dalej żywić zaufania... do Niemców... Poczet namiestników-Polaków został, po raz wtóry od wybuchu wojny, odłożony *ad acta*.

— Przymusowa mobilizacja cywilna w Poznańskim.

Przymusowa mobilizacja cywilna w Prusach została zastopowana z dniem 1 marca na całym obszarze Księstwa Poznańskiego... tylko... i dlatego rzekomo, że Polacy nie dość skwapliwie zgłaszali się do mobilizacji na ochotnika...

Nowe zastępy niewolników polskich poszły więc na służbę i wyrobek do wroga śmiertelnego. Ma on ich już tyle, że obiecuje kilkaset tysięcy rąk polskich odstąpić Węgrom!

— Ostatnia prowokacja dogorywającej biurokracji.

Po pięciu tygodniach głuszy, doszedł nas narzeczcie spóźniony transport czasopism polskich z Piotrogradu, Moskwy i Kijowa. A na szpaltach tych czy opism mnóstwo wiadomości przestarzałych lub takich, których znaczenie i doniosłość znikła wobec zmiany ustroju państwowego Rosji. Więc, raczej dla ścisłości kronikarskiej, przytaczamy tu, według « *Gazety Polskiej* », wychodzącej w Moskwie, szczegóły dokonania rewizji u księdze Dra. K. Lutostawskiego. Rewizja ta była niewątpliwie jednym z ostatnich « figłów » sławetnego Protopopwa, który z liberała przedzierzgnął się w żandarma, figłów, dążących do wykrycia, w momencie obradowania nad stosunkiem rządu rosyjskiego do kwestji polskiej dokumentów « polskiej » intrygi.

Oto, co pisze « *Gazeta Polska* »:

« W nocy, z poniedziałku na wtorek (31 stycznia), agenci Ochrany w towarzystwie sędziego śledczego i żandarmerji dokonali rewizji u ks. dr. Kazimierza Lutostawskiego. Rewizja trwała od godz. 2 i pół do 5 i pół rano i objęła, wbrew wyrażnemu brzmieniu przedstawionego przez wykonawców rozporządzenia władzy, nie tylko mieszkanie ks. dr. Lutostawskiego, ale także mieszkanie jego brata, Jana, i tegoż małżonki, gdzie zabrano korespondencję osobistą obojga i papiery szkoły C. K. O., której kierownikiem administracyjnym jest p. Jan Lutostawski.

« U ks. K. Lutostawskiego zabrano korespondencję prywatną, jak również szereg broszur i podręczników, odnoszących się do ćwiczeń skautowych, a także archiwum letniska C. K. O. w Odyńcowie, które ks. L. prowadził. Zabrano również sztandar skautowy, ofiarowany świeżo przez ks. Lutostawskiego i innych współopiekunów młodzieży skautowej. Sztandar nosi na jednej stronie krzyż skautowy i napis: « Skauci polscy na wygnaniu w Moskwie 1915-1917 », a z drugiej strony Orła Białego i napis: « Wszystko, co nasze, Ojczyźnie oddamy », nie zawiera więc w sobie nic przeciwnego prawu, cooby jego zabranie tłumaczyło.

« Niespodziewana ta rewizja wywołała w całej kolonii polskiej w Moskwie zrozumiałe

zrozumienie, a także, w szerokich kołach rosyjskich, sympatyzujących z nami. Jest ona tem bardziej niepojęta w swoich motywach, że była objaśniona przez towarzyszącego jej sędziego śledczego pomawianiem ks. Lutostawskiego o austrofilstwo, co wobec znanego stanowiska politycznego ks. L., jest dowodem oczywistym nieznanomości stosunków, a zwłaszcza wobec nie zupełnie z polityką wspólnego nie mającej działalności pedagogicznej ks. L., który, jak wiadomo, poza pracą katechetyczną w szkole C. K. O., gorąco się zajmuje skautingiem, w którym, we wręcz apolitycznej dziedzinie, kształcą się dusze i zdrowie młodzieży.

« Interwencją u władz dla wyjaśnienia niezrozumiałych motywów tej dotkliwej zaczepki znanego i zasłużonego pracownika narodowego, zajęli się ks. Maciej Radziwiłł, wiceprezes Rady Zjazdów, p. Jerzy Zdziechowski, który właśnie bawił w Moskwie, prezes Polskiego Tow. Gimnastycznego, w którym młodzież skautowa znajduje opiekę i teren dla ćwiczeń, p. Lachert, oraz prezes Koła opieki rodzicielskiej szkoły C. K. O., generał Latour.

« Wypadek ten przez całą opinię polską będzie niewątpliwie odczytany, jako nowa obraza, tak jak w swoim czasie rewizja u pełnomocnika głównego C. K. O., p. Władysława Grabskiego. »

— Koło polskie w Berlinie i p. von Lubecky.

Sławetny książę Drucki-Lubecki, który, po przegraniu w karty całej fortuny, ożenił się był z mieszczką—Niemką i, za jej pieniądze, doszedł był do komitwy z Wilhelmem, zapisawszy się na Prusaka, mówiącego po polsku, ufundował w Lesznie gadzinowe pismo « *Kraj* », które rozpoczęło walkę podjazdową nawet z Kołem Polskim w Berlinie. A gdy napaści na najdzielniejszych obrońców imienia polskiego nie skutkowały, usiłowało imputować Postłom polskim tendencje antireligijne a w szczególności antikatolickie, aby w ten sposób, przywiązany do wiary, tud polski obalamucić, oszukać i od swych przewodników odstęrczyć...

Wobec tego nowego niepoństwa, Koło Polskie ogłosiło następujący komunikat, powtórzony przez całą prasę poznańską, galicyjską, warszawską aż do « *Naprodu* » włącznie.

Komunikat ten brzmi dosłownie:

Koło Parlamentarne stwierdza co następuje: Systematyczne napaści niektórych pism, pomiędzy innymi « *Kraju* » na Koło Polskie, w szczególności zarzuty, jakoby Koło stało pod wpływem masonskim, zajmowało stanowisko niekatolickie i nie kierowało się jedynie względami na dobro narodu, piętnuje Koło jako oszczerstwa.

Berlin, dnia 22. lutego 1917 r.

FERD. RADZIWIŁŁ
prezes.

WŁAD. SEYDA
wiceprezes.

KS. DUNAJSKI
sekretarz.

Z powyższą deklaracją w zupełności się solidaryzuję.

Berlin, dnia 22. lutego 1917 r.

DOMBEK, poseł.

W związku z powyższą deklaracją przypominamy, stosownie do uchwały Koła z dnia 23. lutego 1917, ustęp w deklaracji Koła ogłoszony w miesiącu wrześniu 1915 r., który brzmi, jak następuje:

« Koło Polskie stało i stoi niezmiennie na stanowisku ściśle katolickim żądania zupełnej niezależności Ojca św. w myśl Stolicy Apostolskiej.

Fałszywem jest, jakoby w tym względzie panowała w Kole różnica zdań. »

Berlin, dnia 23. lutego 1917 r.

FERD. RADZIWIŁŁ
prezes.

WŁAD. SEYDA
wiceprezes.

KS. DUNAJSKI
sekretarz.

« Dzień. Kujawski » do komunikatu powyższego dodaje « dla bliższego wyjaśnienia », że poseł Dombek jest naczelnym redaktorem « *Kraju* ».

Znaczy to więc, że poseł Dombek, który był podstawioną przez p. von Lubecky, ego figurą, przyłączył się takżo do protestu przeciwko temu, co p. von Lubecky wypisywał pod osłoną nazwiska posła Dombka...

— Porachunki niemieckie.

Wyrokiem wojennego sądu polowego przy Warszawskim Urzędzie Gubernjalnym z dnia 23. wzgl. 25 stycznia 1917 r. został skazani na śmierć: 1) Ślusarz Paweł Lisiecki z Radzymina za niedozwolone posiadanie broni i za napad rabunkowy z bronią. 2) Szewc Rubin Klepkaz

Warszawy za zdradę wojenną, popełnioną względem armji niemieckiej. Wyrok wykonano dzisiaj, o godz. 8 m. 30 zrana, przez rozstrzelanie.

Warszawa, dnia 13 lutego 1917 r.

GUBERNATOR.

— Straszne cyfry

Na jednym z ostatnich posiedzeń warszawskiej Rady miejskiej wygłosił radny, prof. Grotowski, programowe przemówienie o stanie kwestji żydowskiej w Królestwie. Ustęp, charakteryzujący ekonomiczny i kulturalny poziom proletariatu żydowskiego, zwłaszcza w małych miasteczkach, brzmiał:

Nędza w Królestwie nie jest mitem, jest rzeczywistością. W Warszawie mniej się ona rzuca w oczy: odsunięta na przedmieścia, w sąsiedztwie równie czarnej nędzy proletariatu chrześcijańskiego, nie jest tak wyraźna. Wystarczy jednak wyjechać do któregoś z małych polskich miasteczek, gdzie ludność chrześcijańska — rolnicza zazwyczaj — mniej dostarcza nędzarzy, aby ujrzeć to morze nędzy, w jakim jest pogrążona masa żydowska, aby się przekonać, czym jest właściwie granica osiadłości i co za znaczenie ma dla nas to nadmierne skupienie u nas proletariatu żydowskiego. Zbyt dalekoby nas to zaprowadziło, gdybym chciał przytaczać dane choćby ankiety z r. 1913, ankiety przeprowadzonej przez delegata Towarzystwa popierania pracy rolniczej i rzemieślniczej wśród żydów. Wystarczy parę cyfr:

W Krasnymstawie, na 55 sklepów, 8 miało wartość od 10 do 50 rub., 6 — od 56 do 100 rub., 12 — od 100 do 400 rub., w dwu było towaru na 2.000 rb. Specjalnie żydowskie rzemiosło, szklarstwo, dawało takie zarobki: w Krasnymstawie jest szklarzy 6-ciu: jeden zarabia kilkanaście rubli rocznie, 2-ch po 40 rub., 2-ch po 100 rub. W żydowskim rzemiosle najbardziej bodaj jest rozwinięte chałupnictwo, ta hańba XIX i XX wieku (sweating); zarobki tam, oczywiście, są niesłychanie niskie t. zw. szczecińskie (Kałużyn), pracując od 10 do 12 godzin na dobę, zarabiali 50 kop. tygodniowo! W dodatku egzystencja nawet taka wisi na włosku; wystarczy założenie sklepu chrześcijańskiego, to znaczy urzeczywistnienie się rzeczy koniecznych, leżących na linii normalnego społecznego rozwoju, aby nawet ta krucha podstawa się zawaliła, skazując dziesiątki rodzin na głód. I czyż nie wpływa z tego siłą konieczności: nieuczciwa konkurencja, oszustwo w handlu, partactwo w rzemiosle.

I co w tem wszystkim najtragiczniejsze, że na to bezpośredniej rady niema. Nie można bezkarnie skupić w jednym miejscu nadmiaru ludzi, nie nauczonych niczego, prócz tego, że trzeba wyżywić siebie i swoją rodzinę i oczekiwać innych wyników. O gęstości skupienia i jednorodności sposobów zarobkowania mogą dać pojęcie następujące cyfry: W Kałużynie, na 8.277 głów ludności żydowskiej, sklepikarzy jest 105, czyli jeden sklepikarz wypada mniej więcej na 79 głów, szewców jest 140, to znaczy jeden na 59 głów.

Przy takim ekonomicznym poziomie, stan kulturalny musi być i jest niesłychanie niski. Pomiędzy fakt, że o higienie, zarządzeniach sanitarnych nie może być mowy w środowisku, gdzie do roku dziecka kąpać nie wolno, gdzie do tego czasu nie można mu obcinać paznokci itd., gdzie panują przesady takie, że podobnych do nich nie znaleźlibyśmy dzisiaj u ludu polskiego w najbardziej głuchych, zabitych deskami, kątach Królestwa. Chciał bym zwrócić uwagę na jeden tylko fakt, a to dlatego, że często bywa on w niezgodzie z prawdą podany. Utało się u nas przekonanie, że niema między żydami analfabetów. Otóż nie fałszywszego. Z cytowanej powyżej ankiety wyjmuję parę cyfr. W czterech badanych miastach: Krasnymstawie, Kałużynie, Konstancynie i Grójcu, między sklepikarzami, analfabetów było od 35 do 50 proc.; między krawcami od 50 do 90 proc.; między szewcami od 80 do 90 proc. itd., między melamedami (!) w Kałużynie około 25 proc.

Niema państwa tak potężnego na świecie, dla któregoby podobny stan rzeczy u części jego obywateli nie stanowił rodzinnego niebezpieczeństwa, któreby mogło spokojnie patrzeć się bez narażenia bytu swego, na tego rodzaju ogniska nędzy i ciemnoty.

— I drugi Mielżyński w więzieniu.

Hrabia Mielżyński z Iwna, brat rodzony głównego zabójcy, sądnego przed kilku laty i uwolnionego za instancją swego osobistego przyjaciela, Wilhelma Hohenzollerna, siedzi w więzieniu za malwersacje zbożowe, których się dopuścił. Obecnie, jak donoszą dzienniki poznańskie, śledztwo w sprawie przeciw Mielżyń-

skiemu z Iwna zostało już ukończzone. Hrabiego, który dotąd przebywał w więzieniu śledczym, przewieziono do lazaretu więziennego, gdyż zapadł znów na swe dawne cierpienia żołądkowe. Rozprawy przed sądem karnym w Poznaniu rozpoczną się prawdopodobnie już w marcu. Właściwie podlega hrabia Ignacy sądowi wojennemu, jako rotmistrz wojska niemieckiego, lecz ten polecił sprawę hrabiego sądowi cywilnemu. Oskarżonego będą bronili: adwokat, tajny radca sprawiedliwości Gordon z Berlina i adwokat Fahle z Poznania. Przedstawicielem władzy skarżącej jest prokurator Matz. Hrabia Mielżyński, który od początku wojny powołany został do wojska już otrzymał kilka orderów.

Smutna historia splendoru rodowego Mielżyńskich jest wysoce pouczająca. Kto się z kim wdaje, takim się staje...

MŁODA ROSJA

Tydzień ubiegły był w dziejach Europy jednym z tych tytanicznych momentów, na ujęcie których trzeba całych pokoleń badaczy i historyków.

Rosja wczorajsza, Rosja autokratyczna, biurokratyczna, Rosja brutalnej siły i brutalnej przemocy satrapów przestała istnieć, zapadła się w gruzy, stała się zmorą dnia wczorajszego.

Pomruk niezadowolenia i buntu głuchego urósł w jednej chwili na falę potężną, która zmioła w ciągu dwudziestu czterech godzin nie tylko ustrój państwowy, lecz i wszystkie jego zastarzałe, zjeżdżające przesady i przywileje.

Cesarz Mikołaj II. złożył koronę samowładców rosyjskich. Po raz ostatni, w abdykacyjnym manifestie, zabrzmiała formuła « My, z łaski Boskiej, cesarz i samowładca ». Obdarowany koroną brat cesarza Mikołaja, książę Michał, oświadczył, iż przyjmuje ją o ile Konstytucja, o ile wola narodu powoła go na tron i trónowi temu zbuduje nowe prawa zasadnicze.

Władzę objął rząd, złożony z najwybitniejszych i conajuczciwszych przedstawicieli Dumi i społeczeństwa. Prezesem gabinetu ministrów został nieposzlakowanej prawości człowiek, książę Lwow.

Organizacje polityczne i społeczne, wszystkich stanów, wojsko, ze swymi generałami na czele, przystąpiło do rewolucji, za rewolucją gotowi się opowiedzieć nawet wczorajsi jej gnębiciele...

Młoda Rosja, uprzęta bez wytechnienia stajnię Augjasza, ścigając bandę nieponiów, która trzęsła monarchją, równocześnie wstąpiła na drogę najdalej idących reform.

Ogłoszono czteroprzymiotnikowe głosowanie. Ogłoszono amnestją dla wszystkich, bez wyjątku, przestępców politycznych aż do terrorystów włącznie, przerwano wszystkie, będące w toku, procesy polityczne, wczorajszym skazańcom zgotowano gorące owoce, zniesiono wszystkie ograniczenia, wynikające z zarządzeń przeciwko narodowości lub religji, otwarto na wszystkich szczeblach hierarchji społecznych, wojskowych i państwowych, drogi, zagrodzone podotąd dla względów narodowościowych lub religijnych, rozpędzono zandarmerję, policję, szpiclów i prowokatorów, oddając pieczę nad ładem i porządkiem milicji, udzielono prawa strajków wszystkim pracownikom, uwolniono Finlandję od obrusitelaj, ogłoszono wolność słowa, zebrań i druku. Słowem, dokonano niesłychanie wiele i postanowiono dokonać tego wszystkiego, co jest przywilejem mocarstw konstytucyjno-monarchicznych...

Nie ma już starej Rosji!

Jest wzamian Młoda Rosja, dążąca do przelgnięcia w ustroju wolności Niemiec i Austrii.

Nie ma już poddanych rosyjskich, lecz są tylko Obywatele rosyjscy!

Brak nam jeszcze, dokumentów, w jakim stopniu te prawa liberalne zaważyły na doli i niedoli mas polskich, znajdujących się w tej chwili w cesarstwie.

Lecz już dzisiaj, z całą pewnością, możemy się spodziewać, iż masy te zaznały wielu dobrodziejstw.

Więźniowie polityczni Polacy są uwolnieni, wróceni do pełni praw. Ograniczenia i prawa wyjątkowe, dotyczące Polaków, są niezawodnie także zniesione. Czasopisma polskie i szkolnictwo polskie przestało być na łasce i nie łasce policjanta. Linja osiadłości dla Żydów została zniesiona i ci odtąd będą mogli dobrać się z Ghetto. Wolność wyznań żadnym już nie będzie podlegała ograniczeniom...

Tyle odnośnie Polaków w cesarstwie...

A co się tycze kwestji polskiej, połączenia Ziemi polskich, odbudowania Polski?

W tym kierunku należy spodziewać się, iż liberalny rząd rosyjski, że Rosja Młoda, odrodzi na półdnie dalej, niż wczorajszy monarcha, który gwarantował nam « Wolną i zjednoczoną Polskę ».

Należy spodziewać się, iż Młoda Rosja nie da się wyprowadzić na manowce półsłówek, dyplomatycznych wykrętów, politycznych wybiegów, lecz uczciwie i szczerze wypowie się w naszej sprawie.

Odrodzenie istotne i prawdziwe Rosji musi łączyć się z ustaniem jęczącej rany dwudziestoceteromiljonowego Narodu Polskiego.

KADECI I SPRAWA POLSKA

Godnym szczególnej uwagi jest stosunek Kadetów rosyjskich do sprawy polskiej; stosunek, który obecnie może wywrzeć poważny wpływ na dalszy układ polskorosyjskich relacji.

Niemal w wigilję dojścia Kadetów do władzy, organ programowy tej partji « Riecz » wystąpił z szeregiem zasadniczych artykułów i toczył polemikę już nie tylko z czasopismami polskimi ale i rosyjskimi. Pełny rzut światła w mroki kadeckich prądów liberalnych przynosi nam « Gazeta Polska » w jędrnym wystąpieniu Stanisława Hłaski.

Chociaż to wystąpienie datuje z dnia 15 lutego, niemniej zasługuje na baczną uwagę, choćby dlatego, że dezyderata Kadetów nabrały mocy i siły wykonawczej, choćby tylko ze względu, iż tekę ministra spraw zagranicznych objął p. Milukow, główny Kadetów przewodnik.

« Zwołanie z rozkazu najwyższego Narady Specjalnej w sprawie polskiej wywołało cały szereg artykułów w prasie rosyjskiej, szczególną uwagę zwracając w nich artykuły organu kadetów Rieczy. Kadeci są, oczywiście, zwolennikami równych praw dla wszystkich narodów na świecie i wolności stanowienia o sobie tych wszystkich narodów. Takie są ich zasady i, przy znanej « pryncypjalności » rosyjskiej, możnaby sądzić, że, skoro na arenie międzynarodowej zarysowała się przyszła Polska zjednoczona, niezawisła i niezależna, Riecz wystąpi z artykułem, domagającym się by sejm polski oparty był na prawie powszechnem wyborczem i by przyszłe stosunki Polski z Rosją określiła swobodna umowa sejmu polskiego z rosyjską Dumą Państwową.

« Nic podobnego jednak nie zaszło i nikt, obeznany bliżej ze stosunkami rosyjskimi, niczego podobnego się nie spodziewał. Kadeci, oczywiście, ani na chwilę nie wyrzekają się wymienionych wyżej zasad, ale mają też inne « pryncypja », które w praktyce życiowej odsuwają owe zasady na plan dziwnie daleki. I oto we wnioskach praktycznych następuje pewne zbliżenie przywódców wolnomyślniej Rosji z p. Mienszykowem, który, w zasadzie, uznając również prawa wszystkich narodów, utrzymuje, że byłoby dla Rosji lepiej, gdyby nie przekraczała granic narodowości rosyjskiej wogóle i gdyby zwłaszcza nie przyłączała Polski, ale w radach praktycznych zazwyczaj popiera program rusyfikacyjny.

« Bardzo charakterystycznym był pierwszy artykuł *Rieczy* o zwołanej Naradzie (w Nr. 23 z d. 25 stycznia r. b.). Organ kadetów zaznaczał w nim, że skład Narady nie daje ręką, iż ona potrafi dać dość szerokie rozwiązanie sprawy polskiej, zarazem jednak z artykułu przebija wyraźnie obawa, że Narada ta postawi sprawę polską zbyt szeroko i pójdzie dalej, niż tego pragną kadeci. Zaczyna się ten artykuł od stwierdzenia, że pismo nie poruszało sprawy polskiej od lipca r. z., to jest od czasu, gdy podało treść projektu w sprawie polskiej p. Sazonowa i zaznaczyło jego podobieństwo z projektem autonomii Polski, opracowanym przez stronnictwo kadeckie. W artykule lipcowym wspomniana też *Riecz*, że p. Milukow, bawiąc z deputacją parlamentarną rosyjską zagranicą, konferował w Szwajcarii z grupą Polaków z trzech zaborów, która przedtem naradzała się z polskimi członkami tejże delegacji, t. j. z hr. Wielopolskim i posem Raczkowskim, Grupa ta odrzuciła kadecki projekt autonomii i przeciwstawiała mu projekt « samoistnego państwa polskiego, pod berłem rosyjskim, związanego z Rosją unją realną ». Grupa ta oświadczyła również, że słowa już teraz nie wystarczają i że wpływ na opinię polską w kraju mógłby wywrzeć tylko « akt konstytucyjny, określający prawnie przysługującą organizację Królestwa Polskiego ».

« Artykuł *Rieczy* z dn. 25 stycznia r. b. podaje cytaty oświadczenia grupy Polaków w Szwajcarii w oryginalnym brzmieniu tekstu francuskiego i opowiada dalej, jak to p. Milukow, po powrocie do Rosji, wzywał w komisji wojennej Dumy Państwowej do pośpiechu w rozwiązaniu sprawy polskiej i jaki to był wówczas czas odpowiedni, gdyż wtedy właśnie rokowania Niemiec z Austro-Węgrami w sprawie polskiej były się rozbiły. Wyraża dalej ubolewanie, że projekt Sazonowa został udaremiony przez Stürmera i Trepowa i daje następujące cenne wyjaśnienie: Autonomia, projektowana przez kadetów, nie ma bynajmniej, jak utrzymują Polacy, charakteru « autonomii prowincjonalnej », lecz, przeciwnie, istotnej autonomii państwowej. Kadecki projekt autonomii nie szedł wszakże, podobnie jak i projekt Sazonowa, « aż do uznania Polski za państwo samodzielne i niezawisłe, co jest warunkiem koniecznym do wytworzenia unji realnej ».

« W artykule drugim p. t. « Wolna Polska i Rosja » (w Nr. 26 z dn. 28 stycznia r. b.) *Riecz* podkreśla, że stosunek wolnej Polski do Rosji ma dla ostatniej doniosłe znaczenie i oświadcza, że rozwiązanie sprawy polskiej z punktu widzenia « obowiązku sumienia », w teorii i abstrakcji jest łatwe. Gdy chodzi jednak o rozwiązanie w danych warunkach historycznych nasuwają się różne trudności. W sposób dość mglisty i niejasny pismo wypowiada obawę, że Polska niepodległa mogłaby jednak wejść w pewnych warunkach w porozumienie z Niemcami i Austro-Węgrami i wspólnie z nimi uderzyć na Rosję. Zdawałoby się mogło, że właśnie powstająca z inicjatywy Rosji i jej sprzymierzeńców Polska zjednoczona i niezawisła byłaby najlepszą tamą dla dalszej ekspansji, ale *Riecz*, jak można wywnioskować z niewyraźnych słów, woli szukać rękami dobrych stosunków z Polską w skrepowaniu jej wolności.

« Następny artykuł *Rieczy* (Nr. 27 z dn. 29) jest już polemiką z artykułem *Dziennika Polskiego*, w którym to pismo uzasadniało międzynarodowość sprawy polskiej i wskazywało, że, o ile w późniejszych stadiach izby prawodawczej rosyjskiej będą musiały się zająć konsekwencjami wyłączenia z obrębu państwa terytorjów przyznanych nowemu państwu polskiemu i ustaleniem, w porozumieniu z sejmem polskim, stosunków polsko-rosyjskich, o tyle na razie izby prawodawczej nie mogłyby wyjść poza manifestacje rezolucyjne.

« W polemice z *Dziennikiem Polskim* organ kadetów ujawnia dość może przez wielu nieoczekiwane przywiązanie do Ustaw Zasadniczych państwa rosyjskiego. Ustawy te głoszą w artykule pierwszym, że « Państwo rosyjskie jest jedno i nierozdzielne ». A więc — reasumuje *Riecz* — bez zmiany tego artykułu wydzielenie Królestwa odbyć się nie może, wszelka zaś zmiana Ustaw Zasadniczych może się odbyć jedynie przez Monarchę wspólnie z ciałami prawodawczymi. Z tego organ kadetów wyciąga wniosek, że rozwiązanie sprawy polskiej musi wejść pod obrady rosyjskich ciał prawodawczych. Przyłączenie innych części Polski, zdaniem *Rieczy*, będzie, oczywiście, postanowione przez konferencję międzynarodową, ale znajdują się one w takiej łączności z Rosją, jaką sama Rosja określa dla tej części Polski, która dziś prawnie w skład jej wchodzi.

« W końcu artykułu, znajdujemy wzmiankę o traktacie wiedeńskim, który wprawdzie stracił jakoby prawną moc obowiązującą, ale który również jakoby łączył Królestwo Kongresowe z państwem rosyjskim i dawał Cesarzowi Rosyjskiemu prawo nadania temu krajowi odrębnej administracji według swego uznania. Po 47 (30) października — reasumuje *Riecz* — nie można już mówić o « uznaniu » najjaśniejszego pana tylko, ale o « uznaniu » najjaśniejszego pana i izb prawodawczych.

« *Dziennik Polski* w paru artykułach wykazał, że traktat wiedeński przez żadne umowy międzynarodowe zniesiony nie został, przeto nie stracił mocy obowiązującej. Następnie stwierdził, że traktat ten bynajmniej nie wcielił Królestwa do państwa rosyjskiego, lecz uznawał je za « własność Cesarza Wszechrosyjskiego ». Wreszcie wykazał, że nawet w rosyjskich ustawach zasadniczych nigdzie nie powiedziano, że Królestwo stanowi integralną część państwa rosyjskiego. O tych wszystkich argumentach napiszemy innym razem. Obecnie chodzi nam tylko o zaznaczenie, że kadeci domagają się, żeby rozwiązanie sprawy polskiej nastąpiło przy udziale izb prawodawczych i gorszą się, iż Polacy do takiej procedury się nie kwapią. A jednocześnie organ ich niedwuznacznie wypowiada myśl, że rękami dobrych stosunków polsko-rosyjskich w przyszłości szukać należy w skrepowaniu wolności Polski i że na zadaną przez posłów polskich « unję realną » Rosja godzić się nie powinna ».

AGITACJA ZA AUTONOMIĄ LITWY

« *Utro Rossiji* » donosi, że wśród Litwinów moskiewskich roztrząsana jest niezmiernie gorąco sprawa autonomii Litwy. Idea politycznej autonomii Litwy stanowi, według informatorów tego dziennika, minimum żądań narodowych, stanowiące punkt wyjścia wszystkich kierunków politycznych wśród Litwinów. Wojna uczyniła sprawę znowu aktualną. Gdy tylko została ogłoszona odezwa wodza naczelnego do Polaków, w Wilnie odbył się liczny zjazd litewski, na którym został sformułowany program autonomii Litwy, jako zadanie najbliższe.

Wychodząc z etnograficznego punktu widzenia, działacze litewscy projektowali włączenie do składu owej Litwy autonomicznej gubernij: kowieńskiej, suwalskiej (oprócz powiatów augustowskiego, oraz części powiatu suwalskiego) wileńskiej (oprócz oprócz powiatów wilejskiego, oraz dzisieńskiego), niewielkiej części gubernii grodzieńskiej, oraz kurlandzkiej (część przylegająca do Dźwińska). Działacze litewscy, podług « *Utro Rossiji* », zdają sobie sprawę ze wszystkich trudności postawionego zadania, uświadamiając sobie, że urzeczywistnienie autonomii Litwy jest ściśle związane z rozgraniczeniem interesów polsko-litewskich.

W tej sprawie deputowany litewski, p. Iczas, rozmawiał w Londynie z p. Romanem Dmowskim, który miał zapewnić że interesy Litwinów żadną miarą nie będą zapomniane przy urzeczywistnieniu niepodległości Polski. Moskiewscy działacze litewscy jednak, zdaje się, z takiego postawienia sprawy bynajmniej nie są zadowoleni. Nie Polaka, twierdzą który by przedstawiał sobie niepodległą Polskę bez Litwy. Według posiadanych przez nich wiadomości, niedawno odbył się miała w Wilnie ważna narada działaczy polskich, na której powzięto uchwałę o konieczności włączenia Litwy do państwa polskiego. Ta uchwała zakomunikowana została odpowiedzialnym działaczom polskim w Warszawie, od których otrzymano odpowiedź, że są w tej sprawie jednej myśli z Wilnianami i że w tym właśnie duchu delegacja polska prowadziła rokowania w Berlinie i Wiedniu.

Po ogłoszeniu rozkazu do armji i floty, kiedy sprawa samodzielności Polski może być w zasadzie przynajmniej, uważano za zdecydowaną, moskiewscy działacze litewscy uznali, że dłużej zwlekać niepodobna. Przed samem Bożem Narodzeniem, wysłano do frakcji kadetów memoriał z podpisami wielu Litwinów moskiewskich, w którym proszono frakcję o wzięcie na siebie inicjatywy co do konkretnego postawienia sprawy politycznej autonomii Litwy. Oficjalnej odpowiedzi na to jeszcze nie otrzymano, lecz w rokowaniach osobistych zwrócono im uwagę, że ponieważ autonomia Litwy nie jest przewidziana w programie partyjnym, frakcja, bez decyzji zjazdu partyjnego, nie może brać inicjatywy w tej sprawie.

Obecnie litewscy działacze moskiewscy, oraz piotrogrodzcy prowadzą narady co do kroków najbliższych. Dnia 8 stycznia, odbyła się w Moskwie narada działaczy litewskich z udziałem deputowanych litewskich M. M. Iczasa, F. I. Kejnisa, I. A. Laukajtisa i N. O. Januszkiewicza. Narada doszła do konkluzji, że, niezależnie od stosunku do autonomii Litwy rosyjskich frakcji politycznych, deputowani litewscy, po wznowieniu sesji Dumy, mają niezwłocznie wystąpić z oficjalną deklaracją litewskich dążeń narodowo-politycznych.

POLEGLI

ś. † p.

WAWRZYNIEC ZBIERADA

Wolontariusz polski, *Rueileczyk*, zmarł z ran w Ambulansie polowym, w dniu 6 stycznia 1917 roku.

Ś. p. Wawrzyniec Zbierada był rodem ze wsi Chrzeciny, z Radomskiego, do Francji przybył na rok przed wojną i tu pracował najpierw jako robotnik rolny a ostatnio jako wyrobnik. Do wojska zaciągnął się był już w dniu 5 sierpnia 1914 roku i wyruszył z drugim oddziałem Wolontariuszów. Przeszedł z nim razem szkolę żołnierza, walczył w pamiętnych bitwach roku 1915, aż, po rozproszeniu się *Rueileczyków*, przeniósł się do 18 pułku ciężkiej artylerji. Tu, z odniesionych ran, zaniesiony do Ambulansu oddał Bogu ducha.

Wawrzyniec Zbierada był dzielnym i pełnym poświęcenia żołnierzem, dobrym towarzyszem broni i serdecznym Polakiem.

Cześć Jego pamięci!

ś. † p.

JAN MILEWSKI

Kapral, kawaler krzyża rosyjskiego św. Jerzego, żołnierz korpusu ekspedycyjnego rosyjskiego na froncie francuskim zmarł na posterunku, w dniu 31 stycznia r. b. 1917, zatruty gazami. Ś. p. Jan Milewski pochodził z Grodzieńskiego, w szeregach armji rosyjskiej przebywał od r. 1913, odbył całą kampanję w Polsce. Przed pięciu miesiącami, podał się na ochotnika na wyjazd do Francji i tu śmierć znalazł.

Cześć Jego pamięci.

ś. † p.

WŁADYSŁAW SERNIAK

Kapral, kawaler medalu rosyjskiego św. Jerzego, żołnierz korpusu ekspedycyjnego rosyjskiego na froncie francuskim, zezduszony w dniu 31 stycznia gazami trującymi i odwieziony do ambulansu, zmarł nazajutrz, w dniu 1 lutego r. b. Ś. p. Serniak był rodem z Warszawy, do szeregu powołała go mobilizacja roku 1914, odbył był kampanję w Polsce, przed pięciu miesiącami, zapisał się na ochotnika na wyjazd do Francji i tu śmierć znalazł.

Cześć Jego pamięci.

NEKROLOGJA

† Dn. 14 (27) lutego, po długich i ciężkich cierpieniach, zakończył życie w Alupce, na Krymie, ś. p. ks. dr. Wincen y Kluczyński, b. Arcybiskup Mohyłowski i Metropolita wszystkich kościołów katolickich w Cesarstwie, przeżywszy lat 70.

Zmarły arcypasterz, z pochodzenia szlachcic, urodził się w gubernji witebskiej. Nauki początkowe pobierał w gimnazjum dynaburskim, następnie w seminarjum djecezjalnym wileńskim, wreszcie w latach 1867—1871 w Aka-



demii duchownej w Piotrogradzie, którą ukończył ze stopniem magistra Teologii.

Wyświęcony, w r. 1871, przez ś. p. biskupa zmudzkiego, Macieja Wołochowskiego, na kapłana, był wikariuszem w kilku parafjach djeceji wileńskiej, a następnie profesorem seminarjum duchownego w Wilnie, którego, w r. 1883, został inspektorem.

W r. 1896, otrzymał kanonję wileńską i wyjechał do Piotrogradu, gdzie stale zamieszkał jako delegat kapituły wileńskiej w kolegium. W r. 1901, w uznaniu zasług, otrzymał godność prałata domowego Jego Świątobliwości, a w roku 1903 godność prałata kapituły wileńskiej.

W r. 1905, pozyskał w Rzymie stopień doktora Teologii, 29 marca 1916 r. został konsekrowany w Piotrogradzie, w kościele św. Katarzyny na Arcybiskupa metropolitę mohylewski.

Stanowisko to zajmował okrągłe lat cztery, t. j. do sierpnia 1914 r. Był to okres największej reakcji politycznej i religijnej. To też i całe pasterzowanie czteroletnie ś. p. Metropolity było ustawicznym szamotaniem się i walką z departamentem obcych wyznań oraz z ministerjum oświaty. W pierwszym wypadku chodziło o zarejestrowanie osób, które w latach wolnościowych 1905—1906 przeszły z prawosławia na katolicyzm, z zwłaszcza w Mińszczyźnie; w drugim wypadku, szło o uregulowanie kwestji językowej w wykładach religji katolickiej w szkołach początkowych i średnich. I w pierwszym i w drugim przedmiocie, pomimo ustępstw nawet ze strony ś. p. Arcybiskupa, nie absolutnie zrobić nie można było, i obie te kwestje, po dziś dzień, leżą odłogiem i są niezatawione.

Zniechęcony tem wszystkim i rozgoryczony do najwyższego stopnia, ś. p. Metropolita podał się, w r. 1914, do dymisji i takową otrzymał, rzekł się swej godności w sierpniu tegoż roku, poczem, jako emeryt, wyjechał na Krym, gdzie stale zamieszkał, śmierć położyła kres jego cierpieniom. Niech spoczywa w pokoju!

† Otrzymujemy wiadomość z Piotrogradu, że zmarł tam w dn. 10 (23) b. m. ś. p. Paweł Kończak. Zmarły należał do wybitnych przedstawicieli społeczeństwa naszego na Litwie, gdzie brał żywy udział w życiu publicznym kraju. Ostatnio ś. p. Paweł Kończak był prezesem szeregu instytucji, jak Wileńskiego Tow. Rolniczego, Wileńskiego i Kowieńskiego Komitetu Obywatelskiego oraz prezesem Wileńskiego Banku Ziemińskiego.

† W Lugano, w Szwajcarii, zmarł wybitny lekarz polski, chirurg, profesor Uniwersytetu Lwowskiego, Dr. Antoni Gabryszewski.

KRONIKA PARYSKA

◊ Z Misji Polskiej.

W niedzielę, dnia 1 kwietnia, o godzinie 10 i pół z rana, w Kościele Polskim, zwyczajem lat ubiegłych, odorawione będzie uroczyste nabożeństwo z poświęceniem, przed Mszą św. palm. Nabożeństwo to połączone będzie z intencją uczczenia pamięci dwu, zmarłych w ostatnich tygodniach, kapłanów polskich, Emigrantów, księży Hdefonsa Dębickiego i Józefa Kalnowskiego.

◊ Wiadomości żołnierskie.

Kapitan Roman Hlnicki, bawił przejazdem w Paryżu, udając się na kilkodniowy urlop. Mieczysław Rodzyński, podporucznik, Bajonczyk, przebywał dwa dni w Paryżu.

Podporucznik Sieradzki z 495 pułku armji terytorjalnej przeszedł do 86 pułku.

◊ Odczyty.

W niedzielę, dnia 25 marca, o godzinie drugiej i pół po południu, w sali Colarossi, odbędzie się odczyt p. Zygmunta Czernego o polskiej szkole narodowej.

We czwartek, dnia 29 marca, o godzinie 3 po południu, w Ogródku «Sokoła», Dr. panna Grzegorzewska wygłosi odczyt o wychowaniu

artystycznym w szkołach belgijskich. Na odczyt odbędzie się pokaz zbioru rysunków młodzieży szkolnej.

Oba te odczyty winny zainteresować rodziców i wychowawców.

◊ O dziełach Chopina.

Przypominamy, iż we środę, dnia 28 marca, w Szkole wyższych nauk społecznych, p. René Brancour wygłosi konferencję o dziełach Chopina Szereg utworów odegra znakomita artystka, p. Geneviève Dehelly.

◊ Pamiętajcie.

Pamiętajcie o ofiarach na rzecz Żołnierzy-Polaków. Nadsyłajcie je pod adresem administracji «Polonia» dla Komitetu Rannych.

◊ Osobiste.

Dyrektor Missji Polskiej, ks. prałat Leon Postawka, który był, przed sześciu tygodniami, zapadł bardzo ciężko na zdrowiu, jest na drodze do zupełnego powrotu do sił.

◊ Odznaki Polskie.

Odznaki polskie, których jeszcze niewielką ilość posiada na składzie administracja «Polonii», są do nabycia po 3 fr. za sztukę, zagranicę franco 3 fr. 50 cent.

Szpilki z orłem emaljowanym 2 fr. 50 cent. Spinki do mankietów, z takimż orłem, 5 fr. za parę.

Należność można wysyłać markami pocztowymi.

◊ Jest, Jest nareszcie!!!

Podręcznik do nauki języka polskiego dla Francuzów, ułożony przez p. Izę Zielińską wyszedł nareszcie nakładem Funduszu Wydawniczego «Polonii» i jest do nabycia w Administracji naszego pisma.

Wydanie Podręcznika jest niezmiernie staranne. Poprzedza je jedrna przedmowa p. Georges'a Bienaimé

Tyle pierwszej wiadomości!

◊ Ze świata artystycznego.

Młody a bardzo utalentowany malarz-orientalista, p. Adam Styka, święci, w tej chwili, wielkie i zasłużone powodzenie w Algierze, dokąd wyjechał przed kilku miesiącami na studia. Wystawa jego, urządzona w Algierze, według jednogłośnej relacji miejscowych czasopism, cieszyła się powszechnem uznaniem. Krytyka artystyczna porównywuje Adama Stykę z najśłynniejszymi orientalistami i wróży mu świetną przyszłość.

Gdy te słowa kreślił, p. Adam Styka wyruszył w głąb Algierji, pod namioty do M'Sily, dokąd zaprosił go Agha miejscowy, a stamtąd do trze do pustyni, ścigając wizję chroniącego się przed zeuropeizowaniem życia arabskiego.

◊ Warszawianka.

Warszawianka wyszła w bardzo pięknym wydaniu.

Cena egzemplarza na miejscu, w Administracji «Polonii», 1 fr. 50 cent.

Warszawiankę należy rozpowszechniać pośród przyjaciół Polski i Polaków.

◊ Premium.

Wszystcy roczni i półroczni Prenumeratorzy «Polonii», za okazaniem kwitu abonamentowego na rok 1917, mają prawo do bezpłatnego zdjęcia fotograficznego w Zakładach Artystycznych Paul Demézy, 9, avenue de la Grande-Armée (przy placu Etoile), oraz otrzymają, całkowicie bezpłatnie, wielki, artystyczny portret; bez żadnego dla się obowiązku do zamówienia większej ilości odbitek.

Premjum nasze, podkreślamy to najusilniej, nie należy do rzędu znanych tego rodzaju reklam.

Zakład Artystyczny Paul Demézy należy do domów pierwszorzędnych w Paryżu.

Ustępstwo, które czyni, wynika z relacji właściciela tych Zakładów z «Polonią».

Zachęcamy gorąco wszystkich naszych rocznych i półrocznych Prenumeratorów do natychmiastowego skorzystania z tego premjum, obsłużeni będą na równi z wytworną klientelą i posiadają piękny, wielki, albumowy portret bezpłatnie, bez żadnego kosztu i. powtarzamy, bez obowiązku zamówienia większej ilości egzemplarzy.

J. HAŁAS TAILLEUR POUR HOMMES
21, Faubourg Saint-Honoré
PARIS

NICEA dostanie umeblowane pokoje z całodziennem utrzymaniem; parter, centralne ogrzewanie, kąpiel, ogród, strona południowa, dom polski, obieka w razie życzenia. Po 6 fr., 7 fr., i 9 fr. dziennie, wszystko. Zgłaszać się do p. Zotji Detloff, 47, rue de la Buffa, Nice.

VITTEL

GRANDE SOURCE

poleca się cierpiącym na:
ARTRETYZM — SKLEROZĘ
REUMATYZM — PODAGRĘ

Bronzy do oświetlenia elektrycznego

GAZOWE LAMPY — INSTALACJE

A. BOUILLON

112, Boulevard de Belleville, 112 — PARIS

BIENENFELD JACQUES

KUPUJE: PERŁY, — DROGIE KAMIEŃ
— BIŻUTERJE OKAZYJNE —

PARYŻ, 62, rue Lafayette, 62

Téléph: CENTRAL, 90-10

MADRYD, 11 & 12, Puerta del Sol

ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART

J. BAUER

ACHAT — VENDE — ÉCHANGE

37, rue des Martyrs — PARIS

DENTS SOINS, POSE et REPARATIONS
de SUITE, Broch. gratis et franco.
Louvre Dentaire 73, Rue Rivoli
Face Samaritaine.

◊ FUTRA — WYROBY FUTRZANE ◊

REPARACJE — PRZERÓBK

S. BESTER

◊ 4, rue Richer, 4 — PARIS ◊

MARCELI BARASZ

35, RUE EUGÈNE-CARRIÈRE,
PARIS

wydawnictwo kart
pocztowych, bromo-
wych — studjów akademi-
ckich; próby wysyła
za zaliczeniem.

WIELKIE ZAKŁADY
— OGRODNICZE —

(Właściciel: **Edm. DENIZOT**)

polecają:

WSZELKIE DRZEWA OWOCOWE,
OZDOBNE, FORMOWANE, etc.

Cenniki na żądanie darmo i oplatnie

Adres: **E. DENIZOT**

Grandes Pépinières — MEAUX

(Seine-et-Marne)

FOURRURES & PELLETERIES

E. FISCH

48, rue Grenéta — PARIS

Librairie **GARNIER Frères**

6, Rue des Saints-Pères, Paris (VII^e)

Słownik Francusko-Polski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawy w płótno miękkie, 32^e 2 fr.

Słownik Polsko-Francuski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawy w płótno miękkie, 32^e 2 fr.

Dwa wymienione słowniki, oprawy w jeden tom, w skórę miękką, cieleca, 4 fr. 50 cent.

Wysyłka pocztą za dopłatą 10 0/0.
Do nabycia we wszystkich księgarniach i w Administracji «Polonii».

LE GÉRANT: P. NEVEU

PARIS.— IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.